
maze
AVRIL 2018 72

CHAMPS-ÉLYSÉES *FILM FESTIVAL*



CINÉMA *INDÉPENDANT* FRANÇAIS ET AMÉRICAIN

7 €
LA SÉANCE

DU 12 AU 19 JUIN 2018

49 €
LE PASS ILLIMITÉ

ÉDITO

La crainte, ou l'attente. Qu'on se place d'un côté ou de l'autre de l'échiquier politique, la période que nous connaissons actuellement n'inspire pas l'indifférence. Les trains sont à l'arrêt, les universités sont bloquées, Notre-Dame-des-Landes est expulsée, mais le président de la République s'affaire à « réparer le lien entre l'Église et l'État » entre deux parties de tennis. À l'heure où le souvenir de mai 68 est invité dans les médias et dans les esprits, la comparaison est tentante.

Ce mois-ci, pourtant, nous vous proposons un pas de côté. Ou plutôt, nous vous proposons de prendre un peu de recul pour analyser cette actualité brûlante par un autre prisme. Que ce soit la protection des données, l'application de la directive européenne sur le « secret des affaires » dans le droit français, ou la prise de conscience que quelque chose avait été cassé dans le lien entre le peuple et ses institutions, le numérique n'est plus un simple sujet d'actualité comme un autre.

Il est là, partout, à la convergence de nos centres d'intérêt, de nos opinions politiques, de notre vie privée et de notre vie professionnelle, il recouvre des réalités multiples et pourtant, on s'interroge toujours sur les mutations qu'il continue à provoquer, aujourd'hui dans la communication entre les personnes, demain sur le travail. Anticipons ?

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication et de la rédaction

maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012.
Le siège social de l'association est situé au 8 rue Voltaire, 50130 Cherbourg-en-Cotentin. Adresse de gestion : 23 rue Dagorno, 75012 Paris.

RNA : W502002188. SIREN : 751793555. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0920W91947.

Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein. L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse).

L'association Inspira et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email à l'adresse info@inspira.fr.

Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/mentions-legales.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page « Contact » du site maze.fr.

Illustration de couverture :
Juliette Kazandjian pour Maze Magazine

CE MOIS

N°72

ACTUALITÉ

CINÉMA

LITTÉRATURE

ART

MUSIQUE

STYLE


21


3


42


50

LE RGPD VA-T-IL VRAIMENT PROTÉGER VOS DONNÉES PERSONNELLES ?

Nos données valent-elles de l'or ? Pour beaucoup de spécialistes, la réponse est oui.

Thomas Fréneat



DR

Le marché des données personnelles devrait atteindre 80 milliards d'euros en 2020, rien que dans l'Union Européenne. La réglementation actuelle, que l'on pourrait considérer comme laxiste, fait la part belle aux entreprises utilisatrices de nos données personnelles, en témoigne le récent scandale de Cambridge Analytica. Avec le RGPD, le nouveau règlement européen de la protection des données qui entrera en vigueur en 2018, l'Europe est la première au monde à sortir de ce flou juridique, et à remettre l'individu au centre des préoccupations.

Il est 20 heures à Londres, le 23 mars, quand dix-huit hommes en k-way sombre investissent l'entrée d'un chic immeuble à l'angle de Bloomsbury et d'Oxford Street. Les trois lettres blanches floquées sur leur dos donnent le ton, «ICO», pour «Information Commissioner's Office», les gendarmes des données britanniques. Ils sont ici pour un casse inédit. Celui de millions de données d'utilisateurs de Facebook, utilisées pour influencer l'opinion publique durant la dernière campagne présidentielle américaine.

A la réception de l'immeuble, les agents demandent à voir la direction de Cambridge Analytica, la société soupçonnée d'avoir subtilisé les informations personnelles de 50 millions d'utilisateurs du plus célèbre des réseaux sociaux. Rapidement, la troupe grimpe dans les étages, et entame une perquisition qui va durer sept heures. Jusqu'à 3h du matin, les bureaux de cette société «de communication stratégique» sont retournés, fouillés, vidés. Et les preuves sont accablantes. L'affaire devient un scandale international, si bien que le discret Mark Zuckerberg,

patron de Facebook, prendra la parole dans les médias pour excuser son manque de vigilance. Ce genre de scandale, c'est précisément ce que le nouveau règlement européen de protection des données, le RGPD, veut éviter. Avec de nouvelles normes et des sanctions sévères, ce règlement sera applicable en mai 2018, date à laquelle toutes les organisations utilisant des données personnelles de résidents de l'Union Européenne devront se mettre aux normes. Si le scandale Cambridge Analytica était sorti après l'application du RGPD, Facebook aurait probablement du payer une amende salée : 1 milliard de dollars, soit 4% de son chiffre d'affaire annuel mondial.

Attendu par les associations de protection des données, et critiqué par les entreprises qui les gèrent, le RGPD est unanimement considéré comme un bouleversement juridique international des informations personnelles. Si auparavant les réglementations étaient floues, anciennes, voire inexistantes, le RGPD offre désormais un cadre mondial de protection pour les habitants de l'Union Européenne.

Les cinq principes

Le RGPD est un document lourd de 88 pages «relatif à la protection des personnes physiques à l'égard du traitement des données à caractère personnel et à la libre circulation de ces données». Pour le rendre plus accessible au grand public, qui est après tout au cœur du règlement, l'administration européenne le présente sous cinq grands principes.

Acountability (ou responsabilité) : selon la CNIL, la commission nationale de l'informatique et des libertés, «le règlement repose beaucoup sur la responsabilisation des acteurs». A la base du règlement, elle force les organisations à réfléchir elles-mêmes sur leur utilisation des données, et les manières d'améliorer leurs systèmes d'information. Sans être forcément contrôlées, ces organisations doivent garantir qu'elles respectent les obligations du RGPD. En effet, avec les dizaines de milliers d'entreprises concernées dans le monde, impossible pour les autorités de tout vérifier. «Nos contrôles ne se font pas dans l'exhaustivité la plus complète» affirme la CNIL qui se justifie en métaphore, «On ne peut pas mettre un policier derrière chaque citoyen».

Privacy by design : l'organisation doit prévoir dès le prototypage de son système d'information les méthodes qui seront mises en place pour garantir l'application du droit de la protection des données.

Security by default : le règlement prévoit que « quiconque traite de données personnelles doit permettre aux personnes concernées d'obtenir rapidement et facilement le plus haut niveau de protection possible ». Comme sur le précédent point, les organisations doivent dès l'origine de leur projet s'assurer que leur système est sécurisé

Droits des individus : avec le renforcement et la création des droits à l'oubli, au déréférencement, à la portabilité et au consentement, le RGPD veut remettre l'individu et ses droits au cœur du règlement. Concrètement, ils permettent entre autres, de demander aux référenceurs de retirer certaines informations anciennes si elles ont un caractère nuisible pour l'individu concerné, mais aussi que l'utilisateur ait à tout moment accès à un ficher comprenant toutes ses données stockées en ligne.

Data protection officer : enfin, le règlement oblige certaines entreprises à nommer un DPO, en charge de la conformité de l'organisation au RGPD.

Organismes de contrôle : David contre Goliath ?

Si le RGPD a été salué par les défenseurs des droits et les associations de protection des données, il n'est pas pour autant exempt de limites. Certes, il représente une avancée incontestable dans un secteur qui était trop flou, et où les utilisateurs étaient bien souvent lésés. Les anciens règlements, quand ils existaient, étaient largement obsolètes (le règlement français datait de 1978, avant même internet) et ne permettaient pas le degré de protection qu'offre le RGPD. Pourtant, on peut se demander si les moyens accordés vont assez loin. 17 millions d'euros, soit le budget de la CNIL, est-ce suffisant pour contrôler efficacement les dizaines de milliers d'entreprises partout dans le monde utilisant nos données personnelles ?

A demi-mot, la CNIL elle-même reconnait que «Le ratio entre le nombre d'organismes concernés et les personnels de la CNIL est faible».

Leur fonctionnement se basant principalement sur un système de plaintes, les organismes de contrôle ne risquent-ils pas d'être noyés ? Déjà en 2015, la CNIL reconnaissait «un nombre record de plaintes» atteignant 13 790 demandes de particuliers. Si on peut également douter de la volonté de se «responsabiliser» chez certaines entreprises, qui pendant des années ont largement abusé du flou juridique sur la protection des données, l'Union Européenne rappelle tout de même que les amendes en cas de non-respect du RGPD sont salées. 20 millions d'euros, soit 4% du chiffre d'affaire annuel mondial. Le montant le plus élevé est systématiquement retenu.

Pour juger de l'efficacité du RGPD, il faudra attendre les mois qui suivront sont application. Une chose est sûre, se mettre aux normes à un coût pour les entreprises. En France, la facture pour les seules entreprises du CAC 40 est estimée à 30 millions d'euros.

EN VOITURE, SIRI !

C'est aux États-Unis que les voitures sans chauffeurs humains auront tué pour la première fois. À Tempe, dans l'Arizona, une voiture intelligente appartenant à la compagnie Uber a renversé une femme alors qu'elle traversait la rue fin mars. Rappel brutal : nous n'en sommes qu'au stade de l'expérimentation.

Astrig Agopian

Un dimanche soir, une voiture autonome opérée par Uber a renversé et tué une femme qui traversait la rue. Un chauffeur se trouvait derrière le volant qui était en mode automatique, c'est-à-dire sans chauffeur : la voiture se conduisait seule. Cette nouvelle a été reprise par de nombreux médias à travers le monde et a été abondamment relayée sur les réseaux sociaux. Au-delà de l'aspect tragique d'un accident de la route, c'est la technologie et nos rêves (ou cauchemars, pour certain·e·s) qui en ont pris un coup.

L'accident a rapidement été pris pour exemple des dangers de la course à la technologie par des détracteurs inquiets. Mais très vite, ingénieurs, scientifiques et même juristes et philosophes ont rappelé que les voitures qui se conduisent seule sont aujourd'hui encore au stade d'expérimentation. Il est tout à fait envisageable que d'autres incidents et accidents potentiellement mortels se produisent à nouveau dans le futur.

L'Arizona, eldorado des voitures sans chauffeurs

Uber, Waymo, Lift et d'autres ont choisi l'Arizona pour faire des tests avec leurs voitures sans chauffeur humain. La raison ? Peu ou pas de restriction.

Le gouverneur de l'État, Doug Ducey, espérant créer un petit bout de Silicon Valley chez lui, a encouragé les compagnies à venir s'installer en Arizona pour tester leurs voitures intelligentes. Et sa stratégie a marché ; de nombreux sites de test sont établis dans l'État, et il n'est pas anormal de voir rouler ces voitures dans les rues. Le fait que le premier accident faisant une victime se soit déroulé en Arizona n'est donc pas anodin.

Un challenge éthique

Le challenge éthique que posent les voitures sans chauffeurs va sans doute occuper une place de plus en plus importante dans les années à venir. Après l'accident, beaucoup se sont demandés : un humain aurait-il pu éviter cet accident ? Et la réponse est sans doute oui : un chauffeur, s'il était concentré, aurait pu éviter la collision mortelle. Pourtant, la voiture sans chauffeur est présentée par ses concepteurs comme plus sûre, car capable de minimiser les erreurs humaines. Et

c'est là que les limites auxquelles nous nous heurtons actuellement sont visibles : les voitures intelligentes peuvent obéir mais ne savent pas réagir. Il faut donc leur apprendre à décider, pour remplacer la réaction naturelle qu'un être humain au volant pourrait avoir. Et cela signifie qu'il faut préméditer et hiérarchiser…l'importance des vies.

Si une voiture intelligente est en situation d'accident, et qu'elle peut sauver soit ses passagers soit des piétons qui traversent, qui doit-elle sauver ? Si elle peut sauver un enfant ou un adulte ? Une femme ou un homme ? Une vieille dame ou un animal ?

Et cette hiérarchisation, en plus de ses évidentes implications morales, a des implications juridiques : qui est responsable de la mort d'un piéton ? L'ingénieur qui avait écrit l'algorithme ?

Si vous étiez en charge de rédiger l'algorithme qui hiérarchise l'importance des vies et choisit quelles vies sauver en priorité en cas d'accident, qui choisiriez-vous ? Pour tâcher de comprendre, le prestigieux Massachusetts Institute of Technology a créé un quiz surnommé «Moral Machine».

Un challenge éthique lui-même challengé

Et s'il ne fallait pas réfléchir comme ça du tout ? Certaines voix s'élèvent pour critiquer ces exemples de situations extrêmes.

S'il est vrai que ce qui est simple pour des humains peut être difficile pour des machines, et que l'idée qu'une machine pourrait être responsable divise, les voitures sans chauffeurs sont encore très souvent envisagées par rapport aux humains.

Mais si le monde devenait complètement sans chauffeurs, les codes de conduites et de trafic routier actuels n'auraient plus lieu d'être : pourquoi avoir des feux rouges ? Toutes les voitures seraient connectées et sauraient éviter toute collision. C'est en tout cas l'argument de Wanis Kabbaj, un consultant français (cocorico !) spécialisé en stratégie qui l'explique à une audience américaine dans la conférence Ted ci-dessous (en anglais, sous-titré français).

GARE AU GREENWASHING EN COSMÉTIQUE

«Ecoblanchiment» en français, greenwashing en anglais : ce procédé marketing consiste à donner une image écologique et responsable à une marque de produits, même si ce n'est pas vraiment le cas.

Charlotte Jouhanneau

Dans le monde du cosmétique, le greenwashing est utilisé depuis de nombreuses années. Le respect de l'environnement est une promesse de plus en plus attractive par les consommateurs, être éco-responsable c'est le top pour l'image de marque !

Pourquoi le greenwashing est si efficace ?

Tout simplement à cause de la naïveté des consommateurs ! Incontestablement, la tendance est aujourd'hui à la prise de conscience des effets négatifs de ces produits cosmétiques. Les marques l'ont compris et ont ainsi modifié le packaging en ce sens : certains ingrédients naturels contenus dans leurs produits sont mis en avant au détriment des autres éléments composant le produit, moins naturels. Le problème est que dans certains cas, le greenwashing sert de façade pour dissimuler des faits peu glorieux pour les marques comme le test des produits cosmétiques sur les animaux.

Quelles marques ont recours au greenwashing ?

A titre d'exemple, Yves Rocher, Lush et L'Occitane sont des marques de cosmétique qui ont souvent été accusées de greenwashing.

Il y a quelques années, Yves Rocher a tenté d'amplifier son greenwashing. En plus de ces nombreux packagings verts couverts de fleurs, la marque a mis le doigt sur la non-composition d'animaux dans leurs produits. Cela n'a pas empêché les consommateurs de les accuser de tester leur produit sur des animaux... Ce qui n'est pas très «green».

La marque The Body Shop s'est lancée en juin 2017 dans une toute nouvelle campagne publicitaire visant a interdire les tests de cosmétique sur les animaux dans le monde entier ! Si en Europe, les tests sur les animaux et la vente de leurs produits sont désormais interdits, de nombreuses marques continuent encore de torturer nos amis les bêtes.

Comment ne plus se faire avoir par le greenwashing ?

Il faut se fier à la présence de labels écologiques sur les packagings Les labels offrent des garanties aux consommateurs quant à la nature et à la qualité biologique des produits cosmétiques labellisés. Même si tous n'ont pas le même cahier des charges, leur simple présence est un gage de confiance.

Le meilleur moyen pour éviter d'être victime du greenwashing est de faire attention à la liste des composants du produit.

Pour vous aider voici une petite liste d'ingrédients polluants, toxiques, cancérigène, allergisant... Alkylphénol, Dioxyde de titane, Iodopropyl, Ethers de glycol, Formaldéhyde, Huiles et cires de silicone, Huiles minérales, PEG, PPG, Paraben, Phtalates, EDTA, Sodium Lauryl Sulfate...

ET SI LE FUTUR DE LA POÉSIE... C'ÉTAIT LE SLAM ?

Les grands poètes ne sont pas tous morts. A Paris et partout en France, slameurs et slameuses réinventent la poésie à leur manière. Avec humour, passion, originalité, ils scandent les mots de demain. Rencontres.

Marie Daoudal

Littérature



« Les grands médias pensent que le slam, c'est une grosse voix avec du piano, comme Grand Malade ou Abdelmalik. Mais pas du tout. Le slam, c'est avant tout un moment que les gens partagent. » A la terrasse du Downtown Café, dans le 11e arrondissement de Paris, le rappeur-slameur L'Azraël expose sa vision de ce que les anglophones appellent la « slam poetry », cette forme d'expression orale populaire née dans les années 1980.

> « Le slam c'est un moment où tu fais ce que tu veux, tu peux chanter ou pas. Peu importe le style, si c'est sur une scène slam, c'est du slam. »

Avec son acolyte Madatao, L'Azraël organise depuis onze ans des soirées slam dans la capitale. Depuis quelques années, cela se passe au Downtown. Tous les lundis soirs, entre 30 et 40 personnes s'y retrouvent pour dire de la poésie. « A priori, ce qu'on a en commun, c'est la voix et les mots », reprend L'Azraël. « Mais il y a différents styles. Des textes écrits, de l'improvisation… »

Dans un coin du bar, sous le plafond peint et les guirlandes de drapeaux, habitué-e-s et nouveaux venus accaparent l'espace. Derrière eux, des rideaux rouges de théâtre. Tour à tour, ils sont appelés avec entrain par l'un des animateurs de la soirée. Puis le silence se fait. En dehors de quelques trouble-fêtes rapidement réprimandés, le public écoute avec bienveillance lorsque l'un-e des poètes déclame sa prose. La voix plus ou moins forte, chacun-e partage la poésie de son quotidien. Cela parle de matelas gonflables qui s'envolent au-dessus des nuages, des odeurs du métro parisien, de déception amoureuse, de problème de poids. A l'appel d'une slameuse, le public entonne La Javanaise, de Serge Gainsbourg. Certains s'emportent, font de grands gestes. D'autres « testent des trucs » et oublient leur texte dans un éclat de rire. Pas un lundi

ne se passe sans que quelqu'un ne se lance pour la 1ère fois. Lorsque L'Azraël monte sur scène, les habitué-e-s se mettent à chanter frénétiquement « l'hymne du Downtown Café ». Les mots ne sont qu'un prétexte pour être ensemble et former une communauté.

Des soirées ouvertes à tou-te-s

Tout le monde peut participer, à condition de s'être inscrit en début de soirée auprès L'Azraël ou de son comparse. Les participants sont étudiant-e-s, retraité-e-s, artistes. Ce sont des gens qui ne se seraient sans doute jamais rencontrés en-dehors de ce genre d'événement. « On retrouve tous les types de catégories socio-professionnelles ici », explique le slameur.

« Il y a un curé en formation qui est venu pendant un an et demi. J'ai des potes qui ont 80 ans. On a des gens qui ont fait des études, des gens qui n'en ont pas fait, des gens qui ont des thunes, des gens qui n'en ont pas, des gens qui écrivent, des gens qui improvisent. »

Des amitiés se sont formées. Et parfois plus. Une dizaine de « bébés slameurs » sont nés depuis les débuts des soirées au Downtown Café. Les rencontres ne se font d'ailleurs pas qu'à Paris. L'Azraël et ses ami-e-s organisent aussi des voyages à Nantes, Aubagne, Lyon. Ils aident les scènes slam naissantes à décoller.

Pour les organisateurs, le slam n'est pas seulement un art. C'est aussi l'occasion de s'exprimer. « Je pense que l'on est dans une société où on ne s'écoute pas assez », assure le slameur. « Ici, les gens sont à un endroit où on va les écouter pendant 4 - 5 minutes. C'est hyper valorisant. Et puis, les gens aiment aussi la poésie. »

Rendre la poésie excitante

Cet amour des mots, Marc Smith, « le papa du slam » voulait le transmettre à d'autres. En 1986, cet ouvrier du bâtiment américain se rend à une lecture de poésie. Il est atterré par le snobisme des poètes et l'indifférence du public. Il décide alors de rendre l'exercice plus excitant. Il organise des tournois ou chelem – slam, en anglais – et fait participer le public. Le premier a lieu dans un club de jazz d'un quartier défavorisé de Chicago. Marc Smith impose aussi des règles, pour rythmer la compétition : chacun a un temps de parole limité, aucune musique n'est tolérée, les costumes sont prohibés, les juges sont choisis parmi les spectateurs.

La tradition des tournois de slam se diffuse ensuite en France, où elle connait un certain succès. Pourtant, certains slameurs, comme L'Azraël, trouvent que la compétition « nuit à la créativité ». Il explique :

« En tournoi, souvent on ne veut faire que les textes dont on pense qu'ils vont cartonner. On prend moins de risques pour faire des trucs un peu délicats, un peu casse-gueule, mais avec lesquels on s'exprime plus. » Il est aujourd'hui un grand adepte des scènes ouvertes, plus libres selon lui. « Aux open mic, il y a souvent un beatboxer, ou quelqu'un qui a sa guitare, ou un violon. Les gens peuvent faire des textes à plusieurs ou des textes de Victor Hugo ou de qui ils veulent. »

Pour lui, le slam n'est pas juste de la poésie, de la musique, voire de l'expression corporelle. C'est surtout l'occasion de se retrouver et d'échanger – en vers ou un verre à la main, au choix – avec son prochain. Tout au moins est-ce le cas les lundis soirs au Downtown Café.



LE FILM CULTE

« CASINO », ÉPOPÉE SCORSESIENNE

Chaque mois, nous revenons sur un film qui a marqué l'histoire du cinéma. Après les gangsters Bonnie and Clyde, zoom sur la mafia à la sauce Martin Scorsese.

Hugues Marcos

En 1995 sort Casino, réalisé par Martin Scorsese, une fresque de trois heures sur l'emprise de la mafia sur les jeux d'argent, inspiré d'une histoire vraie. Le tout est vu à travers trois personnages hauts en couleurs : Sam 'Ace' Rothstein, patron du casino, impartial et ambitieux, interprété par Robert De Niro ; Nicky Santoro, un gangster ultra-violent et imprévisible joué par Joe Pesci ; puis Ginger McKenna, une prostituée mariée à Rothstein, toxicomane et bipolaire, incarnée par Sharon Stone.

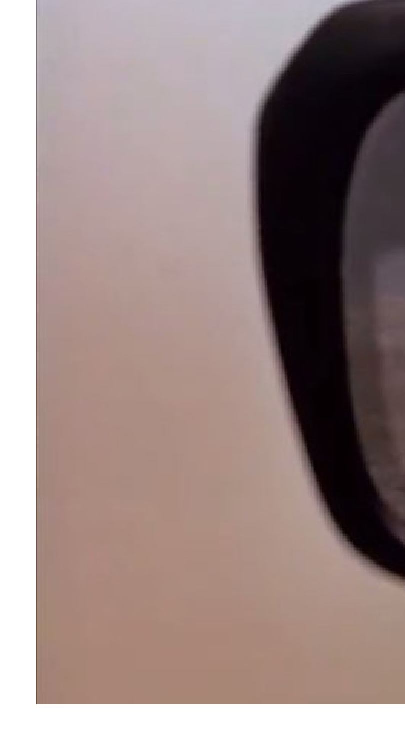
Une tragique histoire de trahison

Une porte s'ouvre sur la rue. Une homme en costard rose flashy en sort. Il traverse la rue en nous servant en voix-off, quelques répliques sur l'amour et la confiance. Il entre dans sa voiture et tourne la clé de contact. Et tout explose. Accompagné de la musique La Passion selon Saint-Mathieu, le titre du film s'affiche. Ainsi commence Casino, tragédie des temps modernes. Car, oui, dès le début, le ton est donné, cette histoire de gangsters grandiose finira forcément mal. Construit sur le schéma, cher au réalisateur, du rise and fall, le film présente quantité d'informations. Tout d'abord sur le milieu de la mafia : Rothstein se voit confier la gérance du casino, le Tangiers Hotel, alors qu'il n'était qu'un modeste mais doué parieur. On se dit alors que ces mafieux semble honnêtes toutefois, l'envers du décor se dévoile.

Les scènes de dialogues entre les criminels sont plongées dans l'ombre, signe du niveau de confiance relatif qu'ils s'accordent. De même, quand Rothstein fait entrer Santoro à Las Vegas et sauve Ginger de la prostitution pour se marier avec elle, il ne se doute pas que le premier rêvait de dévaliser banques et coffres-forts tandis que l'autre n'hésitera pas à le voler et kidnapper leur enfant. En bref, Rothstein se fait trahir de toutes parts. Aveuglé par la passion (amoureux de Ginger, il ne s'aperçoit que trop tard de sa perfidie) et le pouvoir (il règne sur Las Vegas), on comprend vite le discours sur la confiance qu'il tient au début : «Pendant un temps, j'ai cru que cet amour là, je l'avais». Mais évidemment tout est superficiel à Vegas où personne ne dit ce qu'il pense et où les décisions prises sont beaucoup plus importantes qu'on ne le croit.

Des temps déchus

En effet, ce que montre Martin Scorsese à travers Casino c'est bien une époque qui s'est perdu. Déjà, pendant le film, par rapport aux mafieux : les patrons sont vieux, se réunissent dans un garage obscur et sale et ne décident en rien de ce qui se passe dans l'intrigue. Car à l'époque, dans cette ville, c'est les gangsters qui font la loi, pour gérer les tricheurs ou les fusillades.



Ensuite, de toute évidence, le film est une critique acerbe des États-Unis (comme beaucoup de films américains sur un milieu décadent après tout). Tout est contrôlé par l'argent, et quand celui-ci ne suffit plus, les personnages n'hésitent pas à user de violence. Violence qui est aussi un des principaux thèmes du film, quand on voit la brutalité de certaines scènes, autant dans les gestes que dans les mots. On se rend vite compte, que ce pays s'est fondé sur des poignées de mains et des coups dans le dos. Et ceux qui l'ont compris grimpent très vite dans la société.

Pour finir, on sent presque un goût d'amertume à la fin, quand les prestigieux hôtels, se font détruire pour laisser place aux pyramides et aux buildings. À la place des hommes influents en costards, on a des petits vieux en déambulateur. À la place des services personnalisés, on a l'impression d'être «dans un aéroport». En voix-off, toujours, Rothstein nous explique que les grandes compagnies ont tout raflé et que c'est devenu un Disneyland pour adultes. En témoigne cette réplique narquoise :

> «Pendant que les gamins jouaient aux pirates en carton pâte, papa et maman engloutissaient
> retraite de la maison et l'argent des études du petit
> dernier dans les machines à sous.»

Faut-il aller jusqu'à croire que le propos du film est de dire que la mafia c'était mieux ? Car les promoteurs n'étaient pas plus honnêtes : «Comment ils ont payé la reconstruction des pyramides ? Par des magouilles financières.» Et aussi parce qu'en montrant ces criminels, Martin Scorsese tend à les humaniser. Il dira par la suite :

> «Même si vous n'aimez pas ces gens et ce qu'ils ont fait, ils restent des humains.»

Il cherche donc à démontrer que, eux-même, sont plus humains de par leurs passions et leurs ambitions.

Une esthétique implacable

Sur le fond, Casino arrive donc à toucher à une large palette de sujets tout en restant ambiguë. Mais qu'en est-il de la forme ?

En premier lieu, on remarque la prestation des trois acteurs principaux, qui crèvent tous l'écran. Robert De Niro, est le patron inflexible qui ne laisse transparaître aucune des émotions que son personnage ne le permette. Il reste de marbre, que ça soit pour demander un muffin aux myrtilles, négocier avec le shérif ou commanditer un meurtre. Joe Pesci est, lui, l'homme de main, impétueux et brutal. Quand il tue un homme avec un stylo, domine toutes personnes qui fassent deux têtes de plus que lui ou explose l'œil d'un gars à l'aide d'un étau, Joe Pesci fait littéralement froid dans le dos. Et au beau milieu de cette frénésie, resort Sharon Stone, resplendissante et dévastatrice, jouant à la perfection cette cocaïnomane au bord de la folie . Elle n'est pas qu'une simple femme fatale qui attend, elle bouleverse l'intrigue, se fait refouler et revient à la charge.

Deuxièmement, c'est, de toute évidence, la mise en scène de Scorsese, qui achève de nous prouver qu'il est l'un des plus grands dans la profession. Outre l'utilisation de la voix-off ou de la couleur rouge, tous deux récurrents dans la filmographie du réalisateur, ce dernier se surpasse. Il ose tous types d'angles, varie les échelles de plans en une scène sans difficulté, gère plus qu'efficacement les nombreuses couleurs à l'écran et surtout, nous offre des splendides plans séquences parmi les plus jouissifs du cinéma. La caméra virevolte va chercher les détails, sans oublier bien sûr des plans iconiques sur les personnages : le reflet d'une voiture dans le désert sur les lunettes de De Niro ; Sharon Stone qui lance en l'air ses jetons ; ou Joe Pesci qui, sur fond de Rolling Stones, prêt à dévaliser les banques, regarde droit devant lui.



La musique, c'est aussi un point fort du film, utilisant le remix de Satisfaction par Devo pour accélérer une longue séquence, s'appropriant le thème du Mépris pour faire le calme avant une scène de tension ou, plus simplement, pour donner l'ambiance d'une scène avec des compositions de Ray Charles, Muddy Waters, The Animals ou Otis Redding.

Notons aussi le fabuleux travail de montage de Thelma Schoonmaker, fidèle monteuse de Scorsese, qui est arrivée à jongler de manière incomparable entre les scènes, alternant flash-back et flash-forward, rythmant le film sans perdre de temps, tout en succédant les scènes descriptives aux scènes dramatiques. Et ce travail est rendu possible par celui, en amont, effectué par Nicholas Pileggi (qui a écrit l'adaptation des Affranchis) et Martin Scorsese. Un formidable effort de documentation (ils ont rassemblé pendant six mois des entretiens, témoignages et articles de presse) et de scénarisation (pour condenser ce tout).

Une épopée mafieuse

Avec ce film, Martin Scorsese, conclut une sorte de trilogie sur la mafia, avec Mean Street en 1973 et Les Affranchis en 1990 (trilogie qui sera bientôt une tétralogie avec son prochain film, The Irishman). Même si les trois histoires n'ont en commun que les thèmes récurrents de Scorsese, il est intéressant de noter que les personnages principaux montent en grade. Dans Mean Street, De Niro et Keitel restent des petits gangsters de rue et ne concrétisent pas leurs modestes ambitions. Dans Les Affranchis, Ray Liotta et Joe Pesci participent à des braquages de plus haut vol mais n'arrive pas à grimper bien haut. Tandis que dans Casino, De Niro est riche et influent et le film s'attache à décrire les hautes sphères de la mafia. On voit des prises de décisions importantes, le FBI traque sans relâche les faits et gestes de toute l'organisation et on aperçoit enfin le célèbre Syndicat des Camionneurs, évoqué dans Les Affranchis, qui est la couverture de la mafia américaine.

À sa sortie, et encore aujourd'hui, Casino est décrié comme une simple redite des Affranchis. Mais ce serait bien simpliste de s'arrêter à cette comparaison. D'abord parce que tous les sujets abordés dans le film de 1990 sont exacerbés et agissent comme hyperboles, puis parce que les ambiances sont différentes. Dans Les Affranchis, on s'amuse souvent des frivolités de Ray Liotta. Alors que si l'on se surprend à rire devant Casino c'est bien de sarcasme dont il s'agit, devant ce milieu tape-à-l'œil et sans limite. Casino est plus froid, plus insidieux, les enjeux sont plus importants et les personnages imbibés de méfiance, sont grandiloquents.

Intense et ravageur, démesuré et cruel, ravageur et frénétique,
Casino est un puissant chef-d'œuvre.

Cinéma



© Universal Pictures



© Universal Pictures

Cinéma

EN AVANT LA MUSIQUE !

PORTRAITS DE QUATRE JEUNES ASPIRANTS COMPOSITEURS AU FESTIVAL DE MUSIQUE DE FILM D'AUBAGNE

Chloë Braz-Vieira

Ennio Morricone, Nino Rota ou Hans Zimmer, et plus récemment Alexandre Desplat… Alors qu'ils demeurent en général dans l'ombre des films et de leurs réalisateurs, voilà quelques compositeurs qui, à coup de récompenses et de B.O devenues mythiques, ont réussi à s'imposer dans le paysage cinématographique et à être un peu plus connus du grand public. Un Festival créé à Aubagne il y a 19 ans se charge de célébrer la musique de film et de dénicher, peut-être, les grandes stars de demain…

En tout, ils sont neuf, Français ou étrangers, sélectionnés pour intégrer la masterclass 2018 du Festival de musique de film d'Aubagne. Sept garçons, deux filles (un ratio qui reflète parfaitement le déséquilibre général de la profession en matière de genre…) qui, pendant plus d'une semaine, vont bénéficier de la présence de Stephen Warbeck, compositeur britannique oscarisé pour la bande originale de Shakespeare in Love.

Mais pourquoi un musicien choisit-il de se spécialiser dans la musique de film ? Comment devient-on compositeur de film ? En quoi ce festival constitue-t-il une opportunité hors du commun ?

Réponses flash ci-dessous avec Diana (29 ans), Stéphanie (29 ans), Henrik (31 ans) et Guillaume (21 ans).

Certain·e·s sont autodidactes, d'autres viennent du rap, de l'électro voire du métal symphonique, mais pour nos quatre interviewé·e·s, le parcours est plus classique…

Henrik : Moi je viens du classique, mais j'ai arrêté à quinze ans pour me mettre au jazz et ça fait désormais dix ans que je fais ça.

Diana : Je suis pianiste classique et je me suis progressivement mise à la composition contemporaine.

Stéphanie : Je viens aussi du classique, en violon, et je fais actuellement un master en composition au Québec.

Guillaume : Moi aussi je viens du classique et je suis toujours au Conservatoire (en trompette) où je prends également des cours d'analyse et d'écriture.

Ils et elles ne sont pas forcément cinéphiles. Alors, pourquoi la musique de film ?

Henrik : Pour moi c'est une question de public. On atteint plus de monde avec la musique de film, or tout compositeur veut se faire entendre. Le fait de faire se rencontrer des arts différents aussi (la musique, l'image), ça permet de sublimer chaque art convoqué et, pour moi, le cinéma sans musique n'existerait pas (et vice versa).

Diana : Pour raconter une histoire, soit en musique, soit en images. Pour moi, l'image est une source immense d'inspiration. L'image, les couleurs, l'ambiance, la lumière etc. Ce sont des éléments supplémentaires qui donnent vie à mon imagination de compositrice.

Stéphanie : Personnellement, et même si c'est aussi intéressant de travailler en dehors du rapport à l'image, j'ai toujours su que je voulais composer pour des films et ce dès que j'ai vu des films à l'adolescence.

Guillaume : Pour le challenge, parce que c'est dur d'écrire de la musique de film et que c'est plus dur d'écrire pour l'image que pour autre chose…

Les places étant chères et l'insertion sur le marché du travail compliquée, envisagez-vous de composer pour autre chose que des films ?

Henrik : Bien sûr ! Pour le théâtre, la danse etc. Je pense qu'on est tous ouverts à écrire pour différentes formes que ce soient des groupes, des chanteurs, du cinéma documentaire voire de la publicité. Ce n'est pas spécifiquement du cinéma mais c'est toujours enrichissant.

Diana : Pour moi l'important et ce qui m'intéresse avant tout c'est l'histoire qu'on va se raconter et elle n'a pas forcément besoin d'être sous forme d'images… Au-delà de l'histoire narrative d'un film, c'est l'histoire qu'on parvient à se raconter qui constitue pour moi le trajet le plus intéressant.

Stéphanie : Je viens de terminer une opérette alors oui. Je pense qu'en classique on développe tous différentes écritures, que ce soient des opérettes ou des contes symphoniques par exemple.

Guillaume : Je pense aussi qu'on peut tout à fait avoir envie de composer autre chose que pour des films ou des pièces « à programme ». On peut avoir envie de ne pas être dans la narration et composer de « simples » pièces pour piano ou jazz, voire de la musique pop.

Qu'est-ce que vous apporte ce Festival et cette masterclass ?

Tous ensemble : Le travail en groupe !

Henrik : On est tous des solitaires au départ parce que c'est ce qu'implique être compositeur donc c'est évidemment hyper intéressant d'être tous ensembles H24…et de constater que tout se passe super bien !

Diana : Le travail de groupe, le partage des rôles dans l'écriture de la partition, le respect du travail des autres.

Stéphanie : C'est aussi une configuration qui permet le partage des connaissances. On a pas tous une formation classique, certains sont autodidactes donc c'est forcément intéressant de partager ces expériecnes.

Guillaume : Ça nous permet de voir que chacun à quelque chose à apporter, de travailler avec des choses auxquelles on n'aurait pas du tout pensé car on a tous des sensibilités très différentes. On constate aussi que, dès lors qu'on reste ouverts, on parvient tous à s'accorder et à composer ensemble.

Alors que vous débutez à peine votre carrière, quel serait le projet ou la collaboration rêvée ?

Henrik : l'envie ultime c'est de trouver quelqu'un avec qui mon style pourrait parfaitement coïncider, où ma musique ne se contenterait pas d'être au service de l'image mais où elle ne prendrait pas toute la place non plus. Parvenir à une symbiose. Ou composer pour Chaplin (rires).

Guillaume : Ce que j'aimerais vraiment ce serait créer la musique du film d'un ami et que la relation du film à la musique soit le reflet de notre relation. Ou alors composer pour Alfred Hitchcock (rires).

Stéphanie : Moi aussi je souhaiterais trouver le ou les réalisateur-ices avec qui constituer un couple de travail à l'image des couples réalisateurs/compositeurs mythiques. Du coup, je cherche...

Force est de constater qu'il y a (très) peu de filles dans ce milieu. D'ailleurs, l'année dernière la masterclass n'en comptait aucune. Alors, est-ce plus dur d'être une compositrice ?

Diana : Oui... mais il ne faut pas trop alimenter la phobie autour de cela. Si on voit du sexisme partout (et il est surement là), on le créé aussi. Il ne faut pas que, nous-mêmes en tant que femmes, nous pensions trop à cette différence entre les sexes. Ce qui importe avant tout, c'est d'être un artiste à 100% et c'est une confiance et une authenticité qu'on doit avoir en nous.

Des compositrices plus âgées m'ont raconté que pour être prises en considération il fallait qu'elles fournissent trois fois plus de travail, que leur portfolio prouve qu'elles sont capables de composer pour plusieurs genres de films… Mais pour moi, c'est presque une bonne chose puisque cela me force à me perfectionner et, finalement, m'enrichit.

Stéphanie : Oui c'est plus difficile ! Il faut briser les préjugés et notre présence ici, dans ce Festival et cette masterclass, sert aussi à ça. Par exemple, il peut arriver qu'on nous dise qu'on fait de la musique « émotionnelle » alors qu'on peut très bien composer pour des scènes d'action ou de poursuite. Ça provient surement d'un manque de culture et d'information... Mais au Québec, la situation est en train de changer car il y a des mouvements de femmes dans l'industrie du cinéma qui se mobilisent et qui revendiquent le fait d'être capables de faire la même chose que les hommes. Ça va bouger !

Infos: http://www.aubagne-filmfest.fr/ https://www.instagram.com/festivalinternationalaubagne/

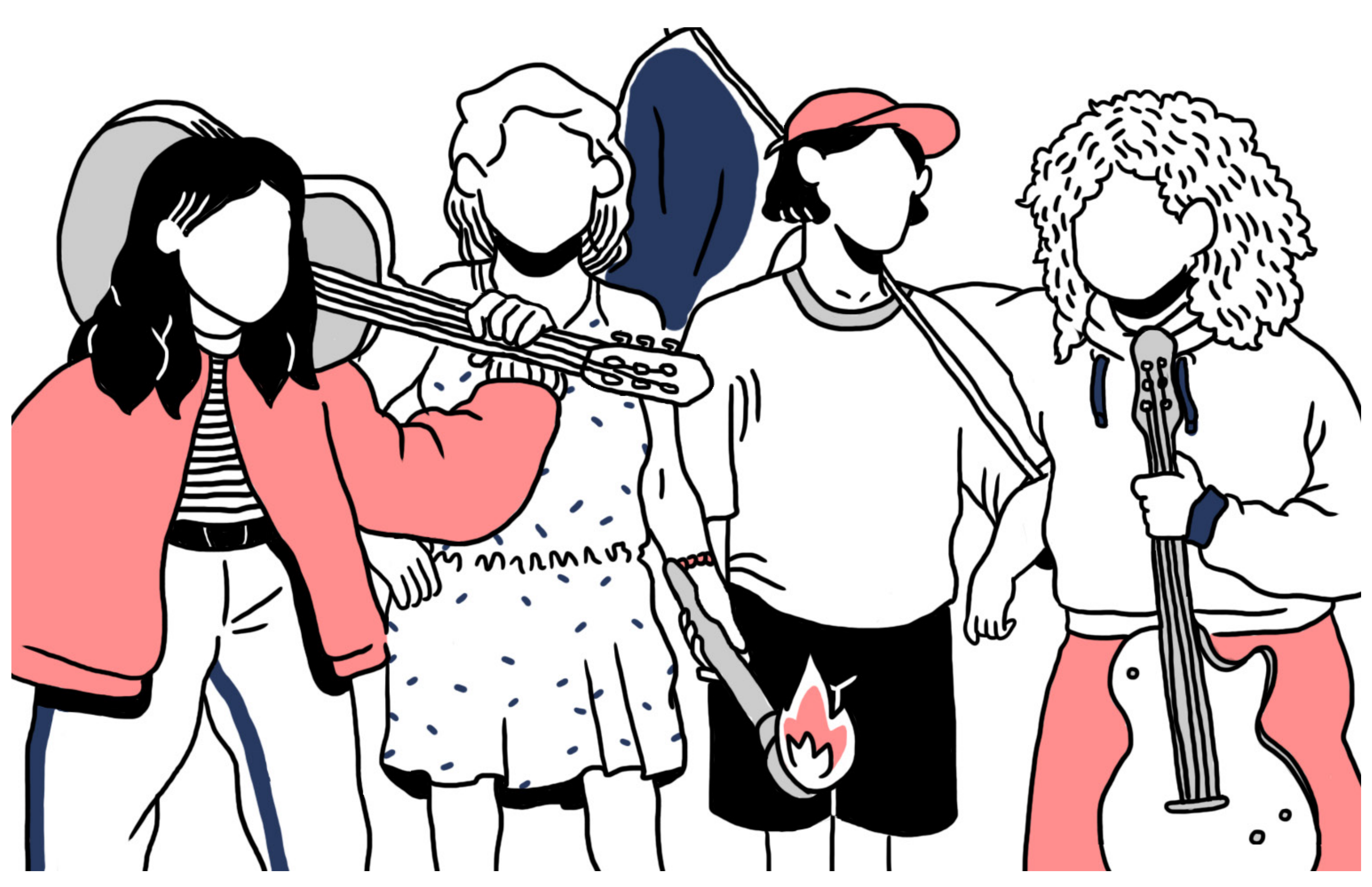
Cinéma

VOIX FÉMININES

LES CHANTEUSES S'IMPOSENT AVEC GRÂCE ET SUBTILITÉ

Sofia Touhami

Tendrement entrelacées, teintées de sensualité, revendicatrices de droits, émancipatrices parfois ; les voix féminines n'ont pas fini de vous surprendre. La musique a quelques pouvoirs insoupçonnés, et encore plus quand la féminité et la multiplicité s'en mêlent.



Elise Pic pour Maze Magazine

Nous sommes en 2018, et pourtant certains clichés continuent à avoir la dent dure dans le milieu musical. On peut se féliciter de grandes avancées, comme les chansons aux thématiques très compliquées comme la consommation de drogue, la dépression ou les troubles du comportement alimentaire. Mais il reste tout de même du chemin à faire, notamment en matière de reconnaissance du statut des femmes. Quand on parle de groupes féminins, les premières pensées instinctives vont aux girls bands banals, commerciaux, sans grande texture, juste assez bons pour se trémousser le samedi soir. Heureusement, dans l'imaginaire collectif, les Spice Girls et autres Little Mix commencent à laisser leur place à un tout autre genre de féminité assumée. Qu'elles incarnent la candeur, la ferveur, la hargne ou la liberté, les nouvelles icônes rassemblées sous la bannière d'un groupe ou d'un collectif portent un message neuf qu'il est important de souligner.

Il était une fois l'Amérique

Dans les contrées lointaines d'outre-Atlantique se trame un drôle de manège. Depuis quelques années, un nouveau type de musique émerge. Loin d'être un nouveau genre modal ou une nouvelle manière d'exploiter les instruments, c'est en fait une nouvelle façon de délivrer un message, à travers des textes et des mélodies, qui se fait doucement mais sûrement une place dans le paysage musical.

On parle souvent de soft power en diplomatie ; cette façon qu'ont les dirigeants de certains pays d'imposer leur nouvelle domination politico-économique sans utiliser ni la force, ni la contrainte, ni même la

confrontation directe. Tout porte à croire que le même phénomène se développe en musique. Après les chansons franchement engagées, on voit aujourd'hui apparaître des dosages plus subtils de revendication. Être un groupe auquel on colle une étiquette politique n'est plus franchement bien vu, et ce n'est d'ailleurs plus très efficace pour faire passer des messages ni faire bouger les lignes du pouvoir. Elle est loin l'époque où les anti-militaristes pouvaient faire trembler le monde entier en entonnant les premières notes de Sunday Bloody Sunday. Actuellement, on dirait que le mode adéquat pour diffuser une opinion soit le message subliminal. Loin de nous l'idée de genrer un quelconque trait de personnalité, mais il semblerait que les compositions musicales exclusivement féminines excellent en la matière. Et pour couronner le tout, ces duos et trios de femmes qui survolent le milieu sont tous issus du pays où le puritanisme n'en peut plus de se heurter aux infinies modernisations idéologiques : les États-Unis.

La dream pop, masque d'une réalité crue

Les plaisirs coupables sont parfois le lieu de grandes découvertes. On laisser aux professionnel·le·s le soin de critiquer la qualité scénaristique de la série Pretty Little Liars, mais il est plus compliqué d'en démonter la bande originale. Le générique résonne probablement encore dans toutes les têtes, et ce n'est pas un hasard puisqu'il a été composé et interprété par les sorcières de la dream pop américaine, The Pierces. Le duo flamboyant possède un don que beaucoup leur envient ; celui de pouvoir formuler des horreurs innommables dans des mélodies guillerettes et passe-partout. Sous la forme d'une comptine enfantine, le tube Secret n'est rien d'autre que le récit d'un esprit rongé par la culpabilité, d'une âme hantée par un secret inavouable qui la tuera si elle ose le dévoiler.

De leurs voix traînantes, faussement désabusées, les deux icônes féminines abordent tous les thèmes fâcheux avec une simplicité - mais jamais de simplisme - déconcertante. Depuis l'ennui mortel de la vie de riche dans Boring, jusqu'aux pulsions physiques éprouvées pour un homme sans une once de sentiment dans Lights On, en passant par les violences conjugales inavouables dans Must Be Something, tout y passe. Au lieu de parler avec des mots creux de thèmes vus et revus, les soeurs Pierce osent s'aventurer dans la grisaille de la vraie vie, celle où l'on souffre pour des choses plus dures à vivre qu'une simple rupture, celle où l'on se questionne sur sa place dans le monde, celle où l'on aimerait se tuer parfois tant nos réactions sentimentales nous agacent.

Folk rock et frissons de plaisir

Dans un tout autre registre, Este, Danielle et Alana Haim peuvent elles aussi porter fièrement l'étendard de leur talent. Le folk rock harmonique, devenu leur marque de fabrique, a la capacité de faire revivre au public des moments qu'il n'a lui-même jamais vécu. Transportés dans une réalité parallèle où les femmes ont imposé le matriarcat comme modèle unique de vie, il nous est quasiment impossible d'écouter une seule chanson de Haim sans oublier l'existence même de la gente masculine. Dès la première écoute de l'album Days Are Gone, tout s'éclaire. Il devient évident que seules les femmes, seules ces trois femmes au talent incommensurable, sont nécessaires à l'épanouissement de nos esprits.

Les harmonies créées par les voix des trois soeurs se baladent entre le sacré et l'hérésie. Il serait sans doute péché de prendre un tel plaisir à se laisser emporter par la sensualité que les jeunes femmes dégagent. Un monde dirigé par ce trio, dans lequel tous les interdits sont dument bravés, la sensualité exacerbée, la féminité célébrée, n'est-ce pas là une vision du paradis à laquelle on n'osait pas vraiment rêver ?

Moi je ne m'appelle pas Lolita

Et si enfin une femme pouvait être femme de la façon qui lui plaît le plus ? Est-ce si difficile d'imaginer une femme libre de ses mouvements, de ses pensées, de l'image qu'elle renvoie, des avis extérieurs qu'elle n'a pas demandé à entendre ? Il semblerait que cela soit possible, le duo folk Lily & Madeleine nous le démontre de la plus belle des manières. Elles ont tout pour se faire cataloguer comme des Lolita par les critiques musicaux de bas étages. Deux voix cristallines, une candeur si pure que les pervers s'empresseraient d'en détruire la blancheur, deux minois adorables qui n'inspirent que la sérénité. Là où il a toujours été facile pour la presse musicale de trouver de quoi pervertir une beauté sans imperfection, Lily & Madeleine parviennent, sans en donner l'air, à s'éloigner des dangers de cet étiquetage.



Musique

Ecouter Devil We Know, Somewhere, ou Hotel Pool apaise les âmes, éteint les cerveaux et ouvre les coeurs à l'éclat de la perfection harmonique - et harmonieuse. Il serait hautement blasphématoire de parler d'une quelconque sensualité dans leurs chants, alors que quelques notes suffisent à prouver que l'on se trouve dans le registre du céleste, celui où toute dimension physique, pulsionnelle ou sexuelle n'a pas lieu d'être. On peut dire que ces deux jeunes femmes forcent le respect et l'admiration. Leur talent a bâti une forteresse incandescente autour de leurs chansons. Une fois les remparts franchis, seules les conversations d'esprits à esprits sont possibles. Les corps sont expurgés de tout ce qui leur fait habituellement perdre leur noblesse. Plus question de passion, tout n'est que raison divine et intuition métaphysique. On savait que la musique adoucissait les moeurs, on découvre dans leurs balades tendrement folk que le quatrième art permet aussi de connecter le monde à une réalité supérieure, sans artifice ni désagrément superflu.

Chacune à leur façon, ces formations féminines prouvent au monde de la musique que le sexe féminin est toujours plein de ressources, au cas où quelqu'un oserait encore en douter. Que ce soit par la pureté, l'affirmation de soi ou l'exacerbation du rêve, toutes arrivent à envouter leurs auditeurs et auditrices. Beaucoup d'autres groupes surfent sur la vague de ce féminisme qui n'en porte pas le nom, et l'on souhaite à l'industrie pop, rock, folk et indie de continuer à dénicher des icônes aussi dignes, fortes et talentueuses.

« POUSSIÈRE », DE LARS NOREN - UN PIÈCE DANS LAQUELLE ON ÉTOUFFE

La dernière pièce du Suédois est loin d'être à la hauteur...

Chloë Braz-Vieira



© Brigitte Enguerand

Art

Dernière pièce du quasi dernier grand dramaturge européen encore vivant, Poussière du suédois Lars Noren a été écrite spécifiquement pour la troupe de la Comédie Française. A l'affiche jusqu'au 16 juin 2018, la pièce est une digression à la fois convenue et ennuyeuse sur les thèmes de la mort, de la déchéance et des regrets. Loin d'égaler les pièces précédentes de Lars Noren (Kliniken, Démons) on vous conseille plutôt de passer votre chemin…

Pièce chorale mais sans voix

Dans un dispositif qui rappelle passablement Kliniken, onze personnages sont réunis sur scène. Ils sont tous désignés par des initiales (H, C, G ou E etc.) sauf un, Marilyn, la fille handicapée mentale de E dont la « simplicité » d'esprit et de cœur est semble-t-il censée apporter réconfort aux autres… Dans les faits, cela ne marche pas vraiment et donne surtout lieu à des scène très gênantes.

Ils sont tous réunis dans une sorte de centre de vacances délabré, un endroit dans lequel ils ont l'habitude de se rendre chaque année et de se retrouver. L'ambiance est toutefois plus « mouroir tranquille » que Club Med. Ici, on regrette sa vie passée, on la ressasse et on attend avec impatience presque la fin, la mort.

Progressivement, chaque personnage nous gratifie de bribes de son expérience personnelle et de

réflexions franchement convenues sur le passage du temps, les ravages de la vieillesse et donc, la mort.

Loin d'égaler les réflexions des pensionnaires éternels de La montagne magique de Thomas Mann, les répliques des personnages de Lars Noren sont pauvres et constituent au mieux une collection de propos sur la vieillesse déjà entendus mille fois au théâtre et au cinéma (voir Amour et Happy end de Michael Haneke notamment).

Assez logiquement, aucun des acteurs présents sur scène ne parvient à briller ou à nous toucher. Et pourtant, l'institution française a mis le paquet puisque sont notamment distribués Dominique Blanc, Didier Sandre et Danièle Lebrun. Dommage…

> « Je n'aurais pas pu écrire ce texte avant d'avoir l'âge que j'ai aujourd'hui. Je suis moi aussi dans les dernières années de ma vie et cette pièce me permet de faire face à mes propres inquiétudes et à mon propre chemin. C'est une pièce sur la fin, sur les au-revoirs, sur les souvenirs. Une pièce belle et mélancolique qui ne cesse de parler de la vie » - Lars Noren

On comprend aisément que Lars Noren, Suédois né en 1944 soit obsédé par l'idée de la mort (surtout de la sienne). Mais ce qui est justement regrettable dans Poussière c'est l'absence d'originalité du propos. Tout est convenu, attendu voire téléphoné (voire la scène où le personnage de Hervé Pierre, gagné par la sénilité, s'exhibe nu sur scène...). Il est regrettable que Lars Noren, un esprit qu'on sait fin et cultivé, ne soit pas parvenu à écrire quelque chose de plus pertinent sur cet évènement -la mort- auquel nous devront tous faire face (oui, ça aussi c'est convenu).

Scénographie grisâtre

Sur la forme, la scénographie de Gilles Taschet est aussi ennuyeuse, grise et quelque part prévisible que le fond. Evidemment, quelque part, c'est voulu. Ces personnages sont gris, délavés, épuisés par la vie et en attente d'être délivrés.

Evidemment aussi (et malheureusement), c'est assez laid. Pire, c'est inintéressant. Les costumes sont des loques grisâtres, le fond de scène est peint de la même couleur et rien de tout cela n'évolue du début à la fin du spectacle. Seule tentative de vraie scénographie : une rideau translucide derrière lequel passent les personnages qui meurent un à un… et se contentent de faire ce qu'ils faisaient déjà quand ils étaient «vivants» : errer et déblatérer. Non seulement cette idée du rideau pour signifier les limbes n'est pas originale mais, surtout, les metteurs en scène Roméo Castellucci et Julien Gosselin sont déjà passés par là et la comparaison n'est pas à l'avantage de Poussière.

Bref, une pièce difficilement conseillable à d'autres personnes que vos grands-parents en visite sur Paris souhaitant absolument « aller au Français ».

Poussière écrit et mis en scène par Lars Noren à la salle Richelieu de la Comédie Française jusqu'au 16 juin 2018. 2h.

Art

GRACE AND FRANKIE :
L'EXEMPLE D'UNE VRAIE BONNE SÉRIE

En 1980, le monde entier découvrait un duo de choc : Jane Fonda et Lily Tomlin, réunies dans Comment se débarrasser de son parton de Colin Higgins. Plus d'une trentaine d'années plus tard, c'est sur la plateforme Netflix que l'on a pu les redécouvrir ensemble. À l'occasion du tournage de la cinquième saison, il est grand temps d'expliquer pourquoi Grace and Frankie est une série rare, vraie, authentique. Une série importante.

Manon Brethonnet

Le synopsis de Grace and Frankie est plutôt simple : deux couples, Frankie et Sol et Grace et Robert, sont amis. Les deux hommes ont leur propre cabinet d'avocats spécialisés dans les affaires de divorce depuis plusieurs décennies. Les deux femmes, elles, n'ont pas grand chose en commun. Grace est une femme d'affaire qui a monté sa propre société de produits cosmétiques avant de partir à la retraite. Frankie est une artiste, qui aime fumer un joint ou deux pour faire venir l'inspiration. Elles vont cependant devoir se soutenir lorsque leurs maris respectifs leur annoncent qu'ils les quittent… Pour se marier ensemble.

Et c'est là que tout commence. C'est là que la série prend toute sa profondeur. Sous ses airs de comédie simple, voire simpliste, Grace and Frankie parle de sujets divers avec une justesse qui fait du bien.

Des acteurs qui ont le bon âge

Ce qui est souvent reproché aux directeurs de casting, c'est de choisir des actrices jeunes pour jouer des femmes plus âgées. On peut notamment penser à Jennifer Lawrence, castée à l'âge de 22 ans pour jouer le rôle de Tiffany dans Happiness Therapy, personnage trentenaire. Le but ? Faire fantasmer l'illusion que le temps n'a aucun impact sur le corps.

Dans Grace and Fankie, le choix est de faire l'opposé. Jane Fonda, 80 ans, et Lily Tomlin, 78 ans, jouent des femmes qui viennent juste de sortir de la soixantaine. Elles ont le corps qu'il est normal d'avoir à cet âge là. Elles portent des lunettes, ont mal aux hanches, mettent longtemps à se relever si elles se baissent, se coincent le dos et passent un épisode allongées par terre.

Certes, Jane Fonda n'est pas vraiment représentative des femmes de 80 ans. Elle a fait plusieurs opérations de chirurgie esthétique, pratique toujours du sport, a gagné énormément d'argent et peut donc prendre soin d'elle plus facilement que la majorité des octogénaires.

Le même principe s'applique également aux acteurs. Sam Waterson et Martin Sheen ont tous les deux plus de 70 ans. Et jouent des hommes de leur âge. Ils pensent à la retraite, à leurs petits-enfants, au jardinage, à leurs amis. Les acteurs sont en accord avec les rôles qu'ils doivent jouer. Et malgré leur âge, que l'on soit jeune ou vieux, on arrive à s'identifier très facilement à eux.

Des relations réalistes

Ce qui les rend aussi sympathiques, malgré leurs personnalités différentes, c'est justement les liens qu'ils entretiennent entre eux. Grace est une femme qui a toujours été active. Elle a construit un véritable empire avant de laisser sa fille aînée prendre la relève. Elle a eu une éducation stricte et est conservatrice. Son seul pêché est de boire beaucoup trop de Vodka. Elle est l'opposée de Frankie avec qui elle va pourtant devoir vivre. Frankie est très extravertie. Elle est artiste, prend de la drogue, donne des cours à des anciens détenus…

Avec leurs maris devenus ouvertement amants, elles se retrouvent obliger de cohabiter dans une maison près de la plage. Même si au départ la collocation est presque impossible, leur situation exceptionnelle les oblige à se rapprocher, à être plus compréhensive l'une envers l'autre. Et cela se termine par le commencement d'une formidable amitié. D'une relation de confiance. Qui donne énormément d'espoir.

Une sexualité assumée

Selon une idée reçue, les actrices ne pourraient pas jouer des scènes d'amour ou même de sexe passé la quarantaine, la cinquantaine grand maximum. Une fois encore, Grace and Frankie casse ce préjugé. En effet, Jane Fonda apparaît dans une scène d'amour à l'écran.

ATTENTION SPOILER : Dans un épisode où Grace retrouve un homme qu'elle a aimé, les deux futurs amants se retrouvent dans une chambre d'hôtel pour y passer la nuit.

Et la scène a été filmée comme n'importe quelle scène d'amour dans un film. La scène n'est pas sexuelle mais sensuelle. Les draps sont blancs immaculés, la musique et la lumière sont douces. La nudité peut être devinée mais n'est pas visible. Et, comparée à d'autres séries, cette scène n'est pas une scène prétexte. Elle sert dans l'avancée de la série et pour comprendre les personnages.

Il faut également souligner l'omniprésence de l'homosexualité (ce qui n'est pas courant) masculine (pas courant non plus) de personnes âgées (encore moins courant). Et la relation qu'entretiennent Sol et Robert est une véritable relation de couple. L'homosexualité est montrée à l'écran. Ils s'embrassent, se tiennent la main, se disputent. Comme n'importe quel couple.

En bref, Grace and Frankie est une série qui campe des personnages ordinaires dans des situations qui sont, évidemment romancées, mais qui respectent une forme de naturel. Peu importe votre âge, il y aura forcément quelque chose pour vous !



© Netflix

LOI SUR LE SECRET DES AFFAIRES : LES JOURNALISTES DEVANT LA JUSTICE ?

Dans le courant du mois d'avril, le Sénat devra débattre de la loi du « secret des affaires », approuvée par une majorité des députés présents mercredi 28 mars dernier malgré l'opposition de la gauche. Cette loi suscite une controverse, car elle donne la possibilité à une entreprise de mener devant la justice des journalistes travaillant sur les affaires économiques, et qui auraient divulgué certaines informations secrètes, afin d'annuler l'effet de leur travail.

Claire Lepoutre

C'est en 2011 qu'on attend parler pour la première fois d'un projet de texte de loi portant sur le « secret des affaires ». Bernard Carayon, député UMP, fait à cette époque une proposition de loi relative à la protection des informations économiques, qui crée la notion de « violation du secret des affaires ». Il était question d'une peine de 3 ans d'emprisonnement et 375 000 euros d'amende en cas de divulgation d'informations de nature commerciale, industrielle, financière, scientifique ou technique, compromettant gravement les intérêts d'une entreprise. La loi prévoyait d'identifier les secrets d'affaires pour mieux les protéger. Mais le projet a été ajourné après l'accès de François Hollande à la présidence en 2012.

Cependant, en 2013, le projet est repris. Il repose sur un constat : des chiffres du cabinet américain de renseignement économique Kroll, un agent qui vend des services de conseils aux entreprises, dévoile via une étude que le nombre de violations de secrets des affaires a considérablement augmenté entre 2012 et 2013 (Le Monde). On pense que l'activité économique et que les dynamiques innovantes de certaines entreprises sont menacées. La Commission européenne parle d'un quart des entreprises concernées par le vol d'informations en 2013.

Cette même année, le commissaire français Michel Barnier, homme politique de droite et actuel négociateur du Brexit, émet un texte visant à protéger les entreprises de l'espionnage économique et industriel, à l'image de législations déjà existantes aux Etats-Unis, en Chine ou au Japon. En effet, si le nombre augmente en Europe, c'est qu'il doit concerner les PME (petites et moyennes entreprises) en manque de capacité pour se défendre, or la politique de l'Union Européenne est de favoriser leur croissance. En novembre 2013, une proposition de directive « sur la protection des savoir-faire et des informations commerciales non divulgués (secrets d'affaires) contre l'obtention, l'utilisation et la divulgation illicites » est proposée par la Commission européenne au Parlement et au Conseil. Elle prévoit une harmonisation des lois nationales dans les différents pays européens afin de lutter contre la divulgation des « secrets économiques » des entreprises et soutenir leur compétitivité (Le Monde).

Ensuite, entre 2013 et 2015, selon le journal d'information économique Basta!, le milieu des lobbies français a travaillé et préparé des propositions de loi portant sur le secret des affaires, propositions présentées plusieurs fois à l'Assemblée nationale ou le Sénat sans qu'elles n'y remportent d'adhésion.

Finalement, en janvier 2015, la loi Macron « pour la croissance et l'activité » est une opportunité pour inclure quelques articles sur le secret des affaires, bien qu'Emmanuel Macron ne soit pas à l'origine de cette idée à l'époque. Il était question d'introduire un délit de violation du « secret des affaires » qui prévoyait de punir



Antoine Deltour, un des lanceurs d'alerte français de LuxLeaks, condamné par une juridiction du Luxembourg. © Le Monde

jusqu'à 3 ans de prison, ou 7 ans en cas d'atteinte « à la sécurité ou aux intérêts économiques essentiels de la France », et 375 000 euros d'amende pour « quiconque » révèlerait « toute information » protégée par le titre du secret des affaires.

La loi Macron provoque une vive réaction dans la société civile en 2015. Des agences de presse ainsi que des organisations de protection de la transparence manifestent dès janvier, et le collectif « Informer n'est pas un délit », regroupant plusieurs médias et acteurs de la société civile, est créé. Sous la pression, la France recule finalement sur une proposition de texte qui avait été donc portée à la Commission européenne, initialement en 2013 par M. Barnier, ironiquement lui-même un Français, et qui sera finalement adoptée en 2016 par l'Union Européenne.

Selon le magazine Basta! ainsi que nombre d'eurodéputés écologistes, qui critiquent le pouvoir supposé des lobbies dans le soutien à ce projet de loi, c'est grâce à l'activité des lobbies en échec sur le plan national que les lobbies auraient penser à proposer une directive européenne sur le secret des affaires. Basta! met en avant l'étude d'un travail mené par une ONG Corporate Europe Observatory, qui travaille sur les stratégies des lobbies de grandes entreprises pour faire passer des lois à échelle européenne au détriment des préoccupations sociales et environnementales. L'ONG aurait démontré que des multinationales françaises et états-uniennes avaient fortement influencé la Commission européenne. Le collectif « Informer n'est pas un délit » avait aussi manifesté contre le projet de directive à Bruxelles, mais n'avait pas obtenu gain de cause une deuxième fois après l'annulation de la proposition de loi en 2015. Et cela malgré le fait qu'une pétition d'Élise Lucet ait obtenu un record de signatures en dix jours sur le site Change.org et ait finalement recueilli plus de 500 000 signatures. Le contexte ne pouvait pourtant pas être plus favorable, en plein scandale des Panamas Papers. Eva Joly, euro-députée écologiste, avait d'ailleurs lancé une pétition pour poursuivre les banques impliquées dans les Panama Papers après que ce scandale a éclaté en avril 2016.

En 2016, le Parlement européen adoptait la directive du 8 juin 2016 sur « la protection des savoir-faire et des informations commerciales non divulgués contre l'obtention, l'utilisation et la divulgation illicites » (« secrets d'affaires »). Les directives européennes doivent être transposées dans le droit des Etats membres en deux ans. Après un passage à l'Assemblée nationale le 28 mars dernier, il faut à présent que la loi soit évaluée par le Sénat.

Une loi nécessaire selon les élus
Il est important de remarquer que les élus, de gauche ou de droite, ne se sont pas tous opposés avec autant de fermeté que les journalistes et les signataires de la pétition « Informer n'est pas un délit », à l'idée d'une loi sur le secret des affaires. Les députés écologistes sont eux très impliqués dans la défense de la transparence, en matière environnementale,

afin que des scandales sanitaires ou écologiques puissent émerger. Cependant, en 2012, sous la présidence de M. Hollande, M. Ferrand, rapporteur général de la loi Macron, ne voyait pas en quoi les dispositions du projet de loi de l'époque ne pouvaient pas protéger à la fois les entreprises, les journalistes et leurs sources et les lanceurs d'alerte (Le Monde).

Le possible recours à la justice est en lui-même dissuasif, à cause des dommages et intérêts à verser en cas de condamnation. Cependant, la loi devrait donner à la justice les moyens de sanctionner par une « amende civile » allant jusqu'à 60 000 euros ou 20 % du montant de la demande de dommages et intérêts tout « procès-bâillon » mené par les entreprises, ces recours en justice abusifs qui visent à intimider les plus faibles en les trainant dans de longues procédures (LCP Assemblée Nationale).

La proposition de loi précise également que le secret des affaires n'est « plus protégé lorsque l'obtention, l'utilisation ou la divulgation du secret est intervenue pour exercer le droit à la liberté d'expression et de communication, y compris le respect de la liberté de la presse ». Elle permet qu'il ne soit pas non plus protégé « pour révéler de bonne foi une faute, un acte répréhensible ou une activité illégale dans le but de protéger l'intérêt public général » (lci.fr).

Au sein du Parlement européen, la directive avait presque fait l'unanimité, en obtenant les votes des conservateurs et sociaux-démocrates. Seuls les écologistes s'étaient opposés. La loi est dite nécessaire, en partie parce que certains savoir-faire industriels ne peuvent être brevetés et ainsi protégés par le droit de la propriété intellectuelle. L'objectif premier serait alors de prévenir l'espionnage industriel.

Faut-il s'inquiéter ?
Selon de nombreuses sociétés de journalistes, lanceurs et lanceuses d'alerte, syndicats, ONG, militant·e·s anti-corruption et citoyen·ne·s signataires de la pétition actuelle, les précautions qui ont été prises par les députés sont bien faibles car la définition du secret des affaires est floue et le vocabulaire aisément manipulable, de telle manière que « n'importe quelle information interne à une entreprise peut désormais être classée dans cette catégorie ».

Même si les futur·e·s journalistes et lanceurs et lanceuses d'alerte concerné·e·s par la proposition de loi actuelle ne subiront pas de sanctions pénales, la loi du « secret des affaires » peut être perçue comme une atteinte à la liberté de la presse. Elle peut être vue comme une régression du droit au regard de la loi Sapin II sur la transparence, la lutte contre la corruption et la modernisation de la vie économique datant de novembre 2016, qui protège les lanceurs et lanceuses d'alerte quelle que soit la nature de l'information divulguée.

La nouvelle pétition qui circule, soutenue par ces acteurs et actrices de la société civile et ces journalistes, tente de limiter les effets de la proposition de la loi. Que ce soit le fait de l'opposition unanime chez les députés du Front de Gauche et d'Europe Écologie les Verts ou de la pression exercée par la pétition, les députés ont inclus la protection de l'environnement dans les dérogations à la loi lors de l'examen du texte. D'autres font remarquer cependant que si le droit porte d'abord sur le secret des affaires en principe et qu'ensuite la divulgation d'informations d'intérêt public constitue une dérogation, c'est bien qu'il incite, d'une certaine façon, à donner l'avantage à la protection du secret des affaires face aux Cours de justice.

Ce qui reste inquiétant dans cette proposition de loi, c'est qu'on ne comprend pas pourquoi elle implique des acteurs non-concurrents comme les journalistes ou menace potentiellement les lanceurs et lanceuses d'alerte. En effet, il a été démontré l'importance de protéger le secret des affaires des entreprises contre les entreprises concurrentes, mais le vol de documents et la propriété intellectuelle sont déjà encadrés par la loi. La directive européenne a pour fonction de pallier les différences entre les législations des Etats membres de l'Union Européenne, mais pour autant on ne comprend pas pourquoi cette directive ne concerne donc pas seulement lesdits cas de violation de propriété intellectuelle et le vol de documents.

Une affaire Conforama prise en exemple illustre les conflits d'intérêt entre liberté de la presse et intérêts des entreprises. L'enseigne Conforama avait obtenu gain de cause auprès du Tribunal administratif de Paris après qu'elle lui a demandé de faire retirer l'article du magazine Challenges qui dévoilait ses difficultés financières. Pour beaucoup, il s'agit d'une atteinte à la liberté d'informer et le début d'un recours systématique devant les tribunaux de commerce, qu'on pense plus complaisants que les autres, à l'avantage des entreprises.

Ce qui est aussi à craindre, c'est la transposition de la loi dans les autres pays européens. Si les journalistes et les lanceurs d'alerte ne peuvent servir des causes d'intérêt général lorsqu'ils informent les citoyen·ne·s, on peut redouter les conséquences juridiques, sociales, environnementales et sanitaires qu'un manque de liberté d'investigation et d'expression peut avoir. Pascal Durand, eurodéputé écologiste français, soulignait en 2016 à l'heure de l'adoption de la directive européenne, qu'on ne pouvait pas savoir comment seraient traités les médias et les lanceurs d'alerte hongrois ou polonais. Le parquet luxembourgeois, qui prévoit des peines pénales, a lui sanctionné deux Français à

l'origine de l'affaire LuxLeaks à plusieurs mois d'emprisonnement.

Il faut s'inquiéter du fait que la proposition de loi ne condamne des lanceurs d'alerte ou des journalistes qui auraient volés des documents protégés, désormais chose condamnable. C'est pourquoi certains mentionnent l'affaire LuxLeaks, qui n'aurait pas pu éclater au grand jour sous la législation qui se met en place. Néanmoins, il est précisé à l'article 5 du texte de la directive européenne de 2016 que maintenir la liberté et le pluralisme des médias et la possibilité pour une personne de « révéler une faute, un comportement inapproprié ou une activité illégale (...) dans le but de protéger l'intérêt public général » reste prioritaire au secret des affaires en cas de jugement.
Le procès prochain des journalistes et lanceurs d'alerte
Ironie du sort, ou d'autres penseront à une fausse coïncidence, la proposition de loi sur la protection du secret des affaires portée par les députés de LREM, et non pas par le gouvernement, est la première à être adoptée en utilisant la procédure accélérée avec une seule lecture par chambre. La France s'expose en effet à une sanction de l'Union Européenne si elle ne transpose pas la directive avant le 9 juin de cette année.

Alors que la question de la liberté de la presse et des fake news est au centre des débats, que les scandales divulgués par la presse touchant la sphère sociale et politique ne cessent de faire tomber d'éminentes personnalités politiques et sont susceptibles d'orienter les choix politiques ou de consommation, certains accusent la procédure accélérée d'être responsable de la faible médiatisation actuelle des enjeux de la proposition de loi. Toute législation susceptible de peser sur l'action des lanceurs d'alerte serait un frein de plus. Les sociétés des plus grandes rédactions sont mobilisées contre le texte de loi qu'elles jugent trop flou pour protéger la liberté de la presse : l'AFP, Alternatives économiques, France 2, Le Monde, l'Humanité, Libération, BFMTV, les Échos, Mediapart, France 3, TV5 Monde, Radio France et plus encore, en lesquels les citoyen·ne·s ont confiance, ce qui renforce le sentiment que le pouvoir des Etats est concurrencé par des multinationales, qui, elles, ne s'embarrassent pas toujours de protéger l'intérêt public. La société des avocats de France est aussi mobilisée.

A voir si prochainement, les médias ne s'invitent pas plus souvent au tribunal ... des deux côtés : spectateurs et accusés.

LOU DUBIGEON : UN HEUREUX CON « COURT » DE CIRCONSTANCE

Une vingtaine d'années, des yeux qui pétillent et plusieurs projets déjà à son actif, Lou Dubigeon s'est retrouvée dans le milieu du cinéma grâce à une suite de coïncidences. Son court-métrage The Blank Page sera présent au « Short Film Corner » du Festival de Cannes 2018.

Diane Lestage

Cinéma

Certains enfants découvrent une caméra et leur vocation en même temps. Ce n'est pas le cas de Lou Dubigeon. Pour elle, Cannes n'était pas au programme. « Je ne fais pas partie de ces personnes qui se sont réveillées à 12 ans en disant «on m'a offert une caméra, j'ai fait mon premier film et j'ai su que j'allais devenir réalisatrice» », confie la jeune femme, qui n'osait pas se rêver artiste.

À Paris, Lou Dubigeon suit une voie classique et rentre en prépa littéraire avant de partir en Australie. Riche de cette dernière expérience, elle revient en France pour continuer ses études. Mais après un passage éclair à Sciences Po Lyon, Lou, qui a besoin de mouvement, s'aperçoit que ces études ne sont pas faites pour elle. À 18 ans, elle était certaine d'une chose : elle voulait exercer un métier intellectuellement stimulant qui ne la laisse pas assise derrière un bureau tout au long de la journée. Elle fait alors un stage avec un réalisateur australien. Grâce à cette rencontre, la jeune femme s'ouvre une porte sur le monde du cinéma. Devenue assistante-réalisatrice sur deux longs-métrages, l'envie de continuer l'expérience s'impose peu à peu.

La production lui fait suivre une formation de deux mois à la New York Film Academy, dont l'un des campus se situe à Los Angeles. Ses allers-retours entre Paris et la capitale cinématographique américaine devenant de plus en plus réguliers, Lou finit par s'y installer. « Je n'ai pas grandi à Los Angeles. J'y vois des choses qui deviennent très cinématographiques, que j'ai envie de filmer, comme les grands espaces américains. La lumière y est également différente. C'est inspirant. »

Un film d'école à Cannes

En septembre 2017, Lou intègre de nouveau la New York Film Academy. Pour clore son premier semestre, elle doit réaliser un film. Vers Thanksgiving, elle bénéficie d'un jour off inespéré et trouve le temps d'écrire le scénario de son court-métrage. Ce jour-là, tellement excitée, elle se réveille à six heures du matin pour l'écrire. Douze heures plus tard, Lou est toujours assise face à une page blanche. « Ce n'est pas un projet que j'avais dans les cartons depuis longtemps », explique-t-elle.

Dynamique, elle ne perd pas espoir et demande des conseils à son entourage. La situation commence à l'amuser. « Et si c'était ça, mon histoire ? », se demande-t-elle. Son court-métrage The Blank Page est né. La réalisatrice appelle quelques amis, s'inspire de ce qui l'entoure et explore de manière amusante un ressenti commun à tous les artistes. « J'étais toute seule à mon bureau et je m'amusais à inventer des personnages en essayant de relever toutes les histoires les plus farfelues autour de moi ».

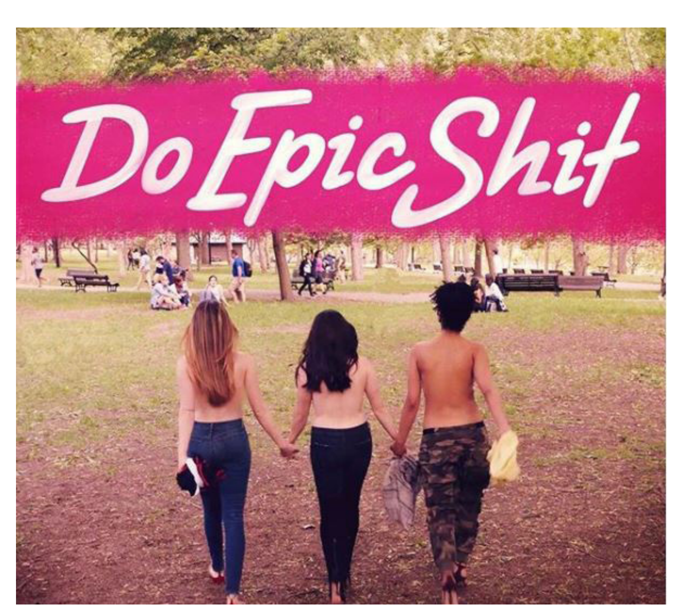
Le résultat ? Un soupçon de Wes Anderson et de bonbons acidulés. Mais Lou avoue avoir été inspirée par l'ouverture du film Edward aux mains d'argent de Tim Burton pour les couleurs. Son école lui conseille de le proposer à Cannes. Ce qu'elle fait à la dernière minute. Et si elle n'y croyait pas vraiment, The Blank Page est finalement sélectionné. La jeune femme ne compte pas s'arrêter là. Elle prépare un deuxième court de fiction, qui pourrait même avoir sa version longue. Elle pourrait finir le documentaire sur le conflit serbo-croate qui lui a permis d'avoir sa bourse et souhaiterait également passer quelques mois en France pour tourner à Paris.

En attendant, les Etats-Unis lui permettent de créer comme elle l'entend : « J'ai l'impression qu'il y a une espèce d'énergie globale, de rêve américain, si tu te bats pour le faire tu vas finir par le faire. C'est ce qui me motive ».

THE BOLD TYPE - DE LA POP-CULTURE INTELLIGENTE ET ÉDUCATIVE

Lara Baranowski

De l'amitié, des choix financiers réalistes et des engagements professionnels, mais surtout une subtile dose d'opinions politiques assumées et toujours un sentiment de feel-good et d'empowerment. Sur un ton, de première apparence, acidulé et léger, The Bold Type se dévoile au fil des épisodes comme une série sur le passage à l'âge adulte, suffisamment courageuse pour affronter différents tabous de société.



Les trois protagonistes à Central Park. Crédits: compte IG de la série



De gauche à droite: Sutton, Kat, Jacqueline (la rédactrice en chef de Scarlet, et Jane. Crédits: compte IG de la série

La bande-annonce est « punchy », bien rythmée et accrocheuse. On peut s'attendre à une série sur l'amitié féminine, comme on en a déjà vu, superficielle et glamour. Des filles gâtées en talons aiguilles dotées d'un job de rêve et à la recherche du Grand Amour. Le premier épisode semble confirmer ce cliché, avant de gagner en profondeur. On découvre rapidement des femmes bienveillantes qui s'écoutent et qui discutent, en amitié tout comme dans la vie professionnelle, sans pour autant angéliser tous les personnages.

Des personnages principales maîtresses de leur destin

Les personnalités ne sont pas reléguées au second plan, crédibles et travaillées malgré les nombreux personnages. Les trois protagonistes, des jeunes femmes devenues amies sur leur lieu de travail, le magazine féminin Scarlet, ne se ressemblent pas et se complètent. Sutton occupe un rôle subalterne, Jane vient d'être officiellement promue journaliste, et Kat est à la tête des réseaux sociaux.

Dans cet univers complexe, difficile, mais pas impitoyable, agréable mais pas idéalisé, ces trois jeunes femmes tentent de préserver leur conscience morale et s'interrogent sur la nature des relations à nouer avec leurs supérieurs. A travers diverses situations, se posent des questions auxquelles nous sommes tous confrontés au cours de notre existence : doit-on suivre sa passion ou agir selon sa raison ? Réaliser ses rêves d'enfance coûte que coûte ou saisir des opportunités imprévues ?

Aucune vérité n'est assénée dans cette saison 1, les personnages trouvent les réponses à leurs questionnements dans leurs propres

expériences. Peut-on être hétéro et tomber amoureuse d'une femme ? Être racisée et ne pas comprendre la violence des discriminations subies par les musulman.e.s vivant dans l'Amérique contemporaine ? Ecrire pour un magazine féminin sans avoir jamais eu un seul orgasme de sa vie ?

Problématiques religieuses, sexuelles et financières se mêlent sans jamais plomber le récit. Cette série d'apparence superficielle prend le risque d'aborder les thèmes difficiles de la pression sociale véhiculée par les magazines féminins, de la sexualisation du corps de la femme au sein de l'espace public, du racisme et du sentiment anti-migrants, du cancer du sein, du cyber-harcèlement ou des agressions sexuelles. Des sujets encore trop rares au cœur de la plupart des séries, où les mots « clitoris », « viol » ou « avortement » demeurent tabous. Le mot « féminisme », lui, est clairement revendiqué par les héroïnes.

Ludovic, spectateur de la série, émet pourtant quelques critiques quant à certains choix scénaristiques : « Le terme bisexualité n'est jamais utilisé dans la série ce qui est hallucinant. On dirait presque qu'il n'existe que les gay et les hétéros ». Un de ses principaux reproches envers la série porte sur son absence de traitement concernant le « body-shaming » ou la diversité corporelle des mannequins : « A l'heure où les grands magazines mainstream comme Elle promeuvent des mannequin plus-size (Ashley Graham par exemple), il est assez étonnant de voir qu'une série qui se revendique et qui base son marketing sur l'inclusivité et la diversité a complètement raté le coche sur l'un des sujets les plus importants de ces dix dernières années dans le monde la mode ». La série a beau se dérouler au sein d'un magazine de mode, cet univers est vaste, et elle échoue à en développer tous les aspects en une saison.

Pourtant, The Bold Type réussit sans faillir à relever l'estime de soi du spectateur. Les personnages, par leurs actions et pas seulement par leurs paroles, assument leurs envies et leurs besoins malgré les doutes et les risques. C'est également ce que pense Céleste, qui attend impatiemment la saison 2. « Entraînante » ou « pétillante » sont des termes qu'elle utilise pour décrire The Bold Type, toujours agréable à visionner : « Tu peux la regarder dans les moments de gros bad, parce que tu t'identifies aux actrices qui jouent vraiment bien ».

De chaque épisode, on ressort galvanisé, se demandant : « Pourquoi pas moi ? J'en suis capable ! ». Les sujets importants sont traités avec considération, les drames ne sont pas dramatisés. Céleste affirme : « Ça traite de sujets sérieux, mais également de sujets de la vie courante (les mecs, les disputes entre potes, etc) ».

Le traitement des personnages dans leur ensemble est cependant sujet à débats, Ludovic qualifie les personnages secondaires d' « inintéressants » et les personnages masculins d' « inutiles », sans pour autant tomber dans les clichés des séries féminines. Pas de « fuckboy ni pervers narcissique, et une certaine bienveillance émane de tous les personnages masculins, cassant le mythe des femmes n'aimant que les hommes mystérieux ou qui brisent leur vie », tandis que Céleste déclare que ça la fait « un peu rêver (super amitiés, mecs très mignons, la ville de New York...) » sans jamais trop s'écarter de la « réalité, pas comme Gossip Girl », précise-t-elle, ce qui nous laisse nous imaginer « à leur place ».

Justesse et subtilité

Sans oublier les divers aspects politiques, traités avec justesse et subtilité. Les prises de position sont discrètes, loin du parti-pris assumé mais parfois trop lourd et dénué de critique constructive. On pense à la série Nola Darling n'en fait qu'à sa tête, où un montage de début d'épisode empile diverses caricatures et critiques express à l'encontre de Donald Trump, sans réellement creuser artistiquement le sujet par la suite. Un électeur de Trump n'en ressortirait sûrement que plus convaincu.

Dans The Bold Type, des scènes concrètes de la vie quotidienne dénoncent implicitement les divers changements qui secouent l'Amérique, suscitant l'émotion et la réflexion de tout spectateur. Ludovic évoque comme « l'une des meilleures scènes » de la série celle où Kat, jeune femme métisse privilégiée, défend de manière impulsive son amie iranienne victime d'injures raciales.

Ainsi, les choix scénaristiques restent crédibles, ne prétendant pas présenter des évolutions de société ou des décisions de vie objectivement compliquées comme évidents et légers dans le but ostensible de les démocratiser. Par exemple, dans la série Crazy Ex-Girlfriend, l'héroïne Rebecca fait don d'un ovocyte à un ami gay, et la grossesse est menée de manière presque inconséquente par une autre amie. On a du mal à croire à tant de désinvolture face à des choix nécessitant d'importants engagements.

Ces trois séries se revendiquent ouvertement féministes, mettant en scène des personnages féminins divers et plus ou moins indépendants, mais en constante évolution. Mais en l'espace d'une saison, The Bold Type parvient à convaincre par son ton mêlant rire et sérieux.

The Bold Type est diffusée par Freeform aux Etats-Unis et disponible sur Amazonvideo en France.


JAZZ À VIENNE
28 ▶ 13 / 2018
JUIN JUILLET 38e ÉDITION

MUSIQUE EN BREF

Moodoïd – Reptile Remixes (EP)



L'EP Reptile de Moodoïd se décline aujourd'hui dans un projet remixé. Une musique qui s'intensifie pour l'occasion, plus sensuelle, plus électrique, nous plongeant dans une luxure séduisante. Moodoïd confie ici sa musique à pas moins de huit artistes. Parmi lesquels Myd qui s'adonne à un développement autour du morceau Miss Smith, mais aussi Gum pour Reptile, ou encore Fellini Félin pour la reprise d'Au pays des merveilles de Juliet d'Yves Simon. Une réussite esthétique et musicale, qui apporte une nouvelle dimension à la musique de Pablo Padovani.

Sortie : 30 mars 2018

Coups de coeur : Au pays des merveilles de Juliet – Fellini Félin Remix et Reptile – Gum et Ginoli Remix

Caroline Fauvel

The Weeknd – My Dear Melancholy (EP)



Difficile de ne pas voir dans ce dernier EP du Canadien The Weeknd un appel à ses premières compositions. Et tout particulièrement à sa toute première production sortie en 2012 : Trilogy. Ici, celui qui a récemment oeuvré à la bande originale de Black Panther aux cotés de Kendrick Lamar, affute son style dans une composition emprise de langueur. Il fait une nouvelle fois confiance à Guy Man des Daft Punk pour travailler à ses cotés, mais aussi à Nicolas Jaar. Pour les morceaux I Was Never There et Hurt You, le producteur Gesaffelstein impose ses sonorités sombres. Un retour inattendu pour cet ancien du label Bromance, qui intervient pour la première fois depuis sa collaboration avec Jean-Michel Jarre en 2015 sur Conquistador.

Sortie : 30 mars 2018

Coup de coeur : Hurt You

Caroline Fauvel

Yo La Tengo – There's a Riot Going On



Le groupe formé en 1984 s'adonne dans There'a a Riot Going On, à une ballade stylistique réjouissante. Habitué de l'éclectisme Yo La Tengo poursuit sa destinée, en écrivant un ensemble de 15 morceaux tout à la fois rock et folk. Evoquant tour à tour les arrangements des Britanniques d'alt-J ou du Suédois Jay-Jay Johanson. Un tout abouti, édifiant une synthèse de la musique de cette formation devenue culte. Cinq ans après leur célèbre I'll Be Around, Yo La Tengo demeure une entité immanquable de la musique indépendante actuelle.

Sortie : 16 mars 2018

Coup de coeur : Shades of Blue

Caroline Fauvel

The Lemon Twigs – Foolin' Around/Tailor Made (EP)



Les deux frères Michael et Brian D'Addario sont de retour près d'un an et demi après leur très apprécié Do Hollywood, et leur EP Brothers of Destruction sorti en 2017. Il composent ici un ensemble de deux morceaux, toujours aussi rock, empreint d'un grain de folie anachronique, qui renvoie l'auditeur aux succès classiques des sixties. Deux compositions qui promettent des performances scéniques mémorables, et probablement un nouvel album à venir. Les Lemon Twigs seront d'ailleurs à nouveau de passage en France lors du festival La Route du Rock le 19 août prochain à St-Malo.

Sortie : 28 mars 2018

Coup de coeur : Foolin' Around

Caroline Fauvel

Jack White - Boarding House Reach



Quatre ans après Lazaretto, Jack White revient avec Boarding House Reach, toujours produit par son propre label, Third Man Records. Un album très différent de ce qu'il a pu livrer par le passé, que ce soit en solo ou avec ses divers groupes. En effet, avec Boarding House Reach on retrouve un côté expérimental qu'on ne connaissait pas avant (Get In The Mind Shaft, Ice Station Zebra, Everything You've Ever Learned), avec beaucoup d'électro, de bruits. Une prise de risque certaine qui rebutera sûrement quelques puristes mais ravira d'autres par ce changement de direction. Cependant, les fans des premiers albums seront servis avec Over and Over qui fait penser a Lazaretto, What's Done Is Done, jolie ballade folk, et la deuxième partie de Respect Commander, très bluesy. Corporation et Connected By Love sont également superbes, de vraies épopées sonores.

Sortie : 23 mars 2018

Coups de coeur : Respect Commander, Connected By Love

Maurane Tellier

REMBOBINONS

CONNIE CONVERSE A TRACÉ SA ROUTE

Entre les références musicales qui prennent la poussière depuis des décennies et celles qui sortent chaque jour, il est parfois difficile de s'y retrouver et de se construire une culture underground. Chaque mois, Maze rembobine ses cassettes et vous dévoile de nouveaux horizons sonores.

Noémie Villard



La carrière de Connie Converse ne décolla jamais. Pourtant, en 2009 sort son premier album, 35 ans après sa disparition. Dans les années 1950, Connie Converse habite Greenwich Village -quartier new-yorkais où la contre culture a fait son nid- et tente durant vingt ans de se faire une place sur la scène musicale, sans succès. Après avoir sombré dans l'alcoolisme, l'interprète s'évapore dans la nature en 1974 au volant de sa Coccinelle, laissant quelques notes d'au-revoir et sa musique derrière elle. Le drame de cette dame fut de n'être reconnue qu'après sa disparition et malgré son talent, comme tant d'autres d'artistes. Dans une lettre d'adieu de 1974, elle écrit : «La société humaine me fascine, m'impressionne et me remplit de chagrin et de joie. Je n'arrive tout simplement pas à trouver ma place. [...] Si j'ai déjà été un membre de cette espèce, peut-être étais-je un accident social qui est maintenant annulé.»

Introvertie, géniale et à contre-courant

Alien en son temps, Connie Converse ne suivait pas la tendance et se sentait en marge de la société. Son physique était à l'image de ses chansons, débarrassées du regard social et dépourvues de tout apparat, pour que ne subsiste que la sincérité transcendante. À l'époque où les couplets se faisaient politiques et les refrains engagés, Connie Converse écrIvait des chansons puissamment intimes et personnelles. «Étant de nature complexe et introvertie, j'ai toujours eu du mal à me faire connaître», écrit-elle à son frère dans les années 1960. Celle que son frère décrit comme une «génie» a tout appris d'elle-même. L'art sous toutes ses formes a bercé sont enfance : dessin, peinture, cartoons... Connie Converse était apparemment touche-à-tout et surdouée.

«In between two tall mountains, there's a place they call lonesome. Don't know why they call it lonesome, 'cause I'm never lonesome when I go there.»

«Entre deux grandes montagnes, il y a un endroit appelé solitude. Je ne sais pas pourquoi on l'appelle solitude, car je ne suis jamais seule quand je m'y rends.»

Talkin' Like You (Two Tall Mountains)

Un album en cuisine

Rares sont les enregistrements audio de l'artiste. Cependant, le réalisateur et grand amateur de musique, Gene Deitch, a su capter le son de sa voix et de sa guitare en 1954. Il aimait enregistrer ses invité•e•s musicien•ne•s. Connie Converse n'échappât pas à la règle et posa sa voix durant quarante minutes, dans la cuisine de Gene Deitch. Seul cet enregistrement



© Philip Converse/Squirrel Thing

fait-maison permet d'écouter la patte subtile de l'artiste et sa musique qui oscille entre blues et folk, country et pop. Connie Converse fut par la suite invitée sur le plateau du «Morning Show» de CBS, présenté par Walter Cronkite. Mais l'affaire fut classée sans suite. L'absence d'ancrage des morceaux de Connie Converse dans le temps présent n'attira que l'indifférence générale. Peu de temps après, l'artiste changea radicalement son expression musicale et troqua sa guitare pour un piano légèrement désaccordé.

Postérité

En 2009, Connie Converse sort de l'oubli avec la sortie des enregistrements de Gene Deitch, regroupés sous le titre How Sad, How Lovely. Par la suite, le chanteur et musicien Howard Fishman redécouvre son oeuvre et s'en passionne. Il produit alors un album de Connie Converse intitulé Connie's Piano Songs, basé sur des partitions laissées après le départ de cette dernière. L'album regroupe des morceaux et des textes originaux mais aussi des extraits de poèmes de Dylan Thomas, E.E. Cummings ou encore T.S. Eliot. Seul le titre Vanity of Vanities a été chanté et enregistré par Connie Converse, titre où l'on peut découvrir la métamorphose de l'artiste et de sa voix à la fin de sa carrière.

Howard Fishman a aussi écrit une pièce-documentaire sur Connie Converse et travaille actuellement sur une biographie qui retrace la vie de l'artiste. «Si triste, si agréable, si brève», telle est la fin du titre How Sad, How Lovely et qui s'applique si bien à Connie Converse elle-même. Celle qui a n'a pas supporté l'échec ne pouvait pas s'imaginer que l'héritage poignant qu'elle laissait derrière elle trouverait un écho des années plus tard. Ça n'est d'ailleurs pas une coïncidence si le label Squirrel Thing lui emprunte une expression tirée de How Sad, How Lovely, et sort une collection de titres de Molly Drake, mère de Nick Drake. Toutes deux sont de grandes oubliées de la postérité avec un talent pourtant immense.

POUR UNE HISTOIRE DE LA PROFESSION DE DÉCORATEUR AU CINÉMA

Les métiers du cinéma sont nombreux et variés - comme en attestent la longueur parfois effrayante des génériques que personne ne regarde vraiment jusqu'au bout. Aujourd'hui, c'est la profession de décorateur sur laquelle je me suis penchée. Une profession qui a une histoire très particulière : entre écoles et amitiés de plateau, et qui s'actualise très régulièrement.

Soraya Jegouic



Plateau de tournage - Décor Tournage Lucie Aubrac © rhone-alpes-cinema.fr - Jean-Paul Bajard

Il est à noter qu'au début du cinéma, on représentait des scènes d'actualité. À cette époque, Gaumont et Pathé sont les premières maisons de production. Cependant, un concurrent - et pas des moindres, fait son apparition : Georges Méliès, alors directeur d'un théâtre : le Robert Houdin. Méliès est le véritable créateur du spectacle cinématographique, en attestent ses réalisations telle que Le Voyage dans la Lune. C'est là que se dresse un fossé : alors que Méliès filme de la fiction dans des mondes irréels, les frères Lumières veulent « saisir la nature sur le fait », comme l'indique Léon Barsacq dans son ouvrage Le décor de cinéma.

Les primitifs et l'héritage du théâtre

Le premier studio de cinéma, ou studio-théâtre, comme on les appelle à l'époque, est établi à Montreuil par Méliès en 1897. Aux USA, c'est en 1895 qu'apparaissent les Studios Black Maria - soit quelques années auparavant. Les studios, bien que portant la même appellation, ne sont pas employés de la même façon. Alors qu'en France la caméra est immobile et qu'on joue en face d'elle - comme lorsqu'on va au théâtre, ce n'est pas le cas aux USA. De fait, lors de ce travail de plateau en France, Méliès met au point des trucages qui sont encore usités aujourd'hui : la substitution, le fondu ou encore la surimpression. Méliès

fait alors figure de précurseur en ce qui concerne le décor. Soulignons également le tournage en noir et blanc qui permet un travail «rapide» en terme de couleurs. Les fonds et les décors sont donc, généralement, des décors peints, et ceci pour deux raisons : le bas prix de fabrication et la rapidité de tournage - donc le besoin de changer de décor souvent. Méliès connaît ainsi les bases du décor de cinéma : la profondeur et la perspective, mais aussi l'ensembliage. Cette nécessité de représenter au mieux le réel vient d'une obligation de représenter le réel sous peine que le spectateur n'accroche pas à l'histoire qui lui est proposée.

France et progrès techniques ?

Quelques temps après, toujours en France, Pathé et Gaumont créent de nouveaux théâtres de prises de vues et mettent en place des équipes de travail fixes, ce qui permet de faire beaucoup de progrès techniques avec le temps. La majorité des opérateurs et le reste du personnel vient du monde du «café-théâtre», ce qui permet d'avoir de nouvelles méthodes de travail et de nouveaux outils telles que les machines. Les artistes peintres de l'époque, bien que venant du monde du théâtre, sont formés dans diverses écoles ou ateliers spécialisés. Ces ateliers, historiquement, sont les suivants : Rubé, Moisson, Chaperon, Butel et Valton ou encore Amable. Les savoir-faire qui sont développés se concentrent sur la perspective et les trompe l'oeil, centraux dans les films du moment.

La formation et la technique des débuts

Malgré une formation qui semble encadrée, les décorateurs ne sont pas recrutés pour leurs compétences sur telle ou telle tâche. Ils sont d'abord recrutés grâce à des amitiés de plateau. Par exemple, en 1897, Maurice Fabrège entre chez Pathé et il est assisté par des élèves de ses anciens maîtres. En 1901, le théâtre Pathé qui fonctionne toujours avec des équipes fixes de décor travaillent encore avec les décors peints. Ces derniers étaient préparés à plat, «cloutés» au sol, enduits de blanc de Meudon puis travaillés au fusain. Les connaisseurs noteront que la majorité des films de Zecca sont tournés sur des décors constitués de toiles peintes.

C'est à partir de 1914 que naissent les premiers décors construits. Fabriqués à base de contre-plaqué, de staff et de carton-pierre. À ce moment clé de l'histoire du décor, naissent, à l'instar de l'usage des nouvelles méthodes de construction, de nouveaux métiers, plus spécialisés - tel que celui de staffeur. Cependant, malgré un vive avancée en 1914, la Première Guerre mondiale met en pause la progression du cinéma français.

L'après-guerre

En France toujours, après la guerre, les décors en staff apparaissent timidement sur les plateau. Cette paralysie du système créateur vient de la guerre qui vient de se terminer et du peu de moyens mis à disposition. Mais, après une période latente où le cinéma français et le décor n'évoluent guère, de grandes évolutions font leur entrée vers 1922 ; d'une part car la caméra doit pouvoir «bouger» - on ne filme plus uniquement de face, avec le pied fixe - mais aussi car une équipe des USA vient travailler en France. Alors que les studios-théâtre permettaient de travailler en lumière naturelle, les équipes qui viennent d'outre-Atlantique opacifient les verres pour travailler en lumière artificielle, ce qui change la manière de travailler de toute une profession.

Les diverses appellations

Aux USA, après 1926, Murnau ou encore Lubitsch, des cinéastes allemand ou viennois, s'installent solidement à Hollywood. Se pose ainsi, en filigrane, la question de la division du travail au sein de l'équipe de tournage. En 1930, nait ainsi le premier Art Director, Winifred Buckland. D'autres décorateurs - Gibbons, Day et Dreier - décident de créer une formation au métier qui permettrait d'engager de jeunes gens sur les plateaux.

En France, après 1926, c'est une véritable révolution du décor qui a besoin de s'adapter sous peine de ne devenir qu'un «élément étranger au film». Lazare Meerson peut être indiqué comme le pionnier de ce renouveau. Il débute comme peintre décorateur puis devient assistant décorateur. Ses décors sont qualifiés pour la plupart d'authentiques plus que de réalistes, mais ses feuilles de décor sont si immersives que leur efficacité n'est pas à démontrer. Pour Léon Barsacq, Lazare Meerson n'avait rien de moins qu'une vision de peintre.

Pour terminer - car toute bonne chose a une fin - les décorateurs de cinéma connaissent beaucoup de changement au fil de leur carrière. Le métier reste identique jusque dans les années 2000 - années au sein desquelles le passage au numérique devient un élément central du métier. Aujourd'hui ce ne sont plus seulement des décorateurs qui sont appelés à exercer leur métier mais ce sont aussi des artistes spécialistes des effets spéciaux - annotés VFX dans les génériques. Un raison toute simple à cela : après les transparences, vient l'incrustation sur fond vert et là, il n'est plus question d'un lieu en 3D à moduler mais bien de reconstruire numériquement un lieu. ■

RENCONTRE AVEC

HIPPOCAMPE FOU

« J'AI RETIRÉ LE BONNET DE RAPPEUR QUI ÉTAIT UN PEU MON NEZ ROUGE »

Cassandre Tarvic

Hippocampe Fou est sorti de son terrier new-yorkais à l'occasion de la sortie de son nouvel album Terminus, le 9 mars 2018. Autour d'une des grandes tables du Ground Control à Paris, Hippo, empli de tendresse et de simplicité, se livre quant à son évolution musicale, avec un opus qui semble plus mature, plus personnel et quelque part plus mélancolique…

Fatigué, décoiffé et des cernes plein les yeux, Sébastien Gonzalez est arrivé tout sourire malgré une courte nuit. Et pour cause, l'Hippocampe a veillé tard après la sortie à minuit de son dernier album, scrutant les retours de ses fans sur les réseaux sociaux. Après les plongées sous-marines d'Aquatrip en 2013 et les rêveries nébuleuses de Céleste en 2015, la pluie l'a ramené sous terre, pour un nouveau voyage musical intitulé Terminus.

Tout le monde descend donc dans son terrier, espace intime dans lequel il vit, évolue et s'inspecte. L'introspection, ce sera la force de ces douze chansons portées musicalement par un rap maîtrisé posé sur des instrus étonnantes, composées par Max Pinto et Lucas Dorier, entre salsa, reggaeton, jazz, trip-hop, dub… Sur cet album, sa voix se pose, passant de couplets rap à des refrains chantés, calmement, d'une voix grave.

Ce Terminus se fait donc troisième volet d'une suite d'univers naturels, peut-être plus personnel que les autres : « Le terrier c'est aussi un peu comme ma tête, comme si on avait creusé dedans avec une pioche », avoue-t-il, pensif.

Avec Terminus, on descend sous terre. On retrouve dès le début des allusions à Hadès, au Cerbère, à Kafka… C'est l'album de l'enfer ?

Ça se passe sous terre, je ne pouvais pas arriver sans armes ! Alors je me suis amusé avec tout ce qui se passe dans le monde souterrain, notamment dans Trou, avec Hadès, Cerbère, Dante avec le voyage, Kafka qui a fait le Terrier (que je n'ai pas lu), le Tartare… Mais aussi avec le rat-taupe nu (rires) : c'est un peu mon avatar, ma mascotte de cet album. C'est un animal très laid, très bizarre mais avec de grands pouvoirs. Il vit très longtemps, il a plein de ressources qui intéressent les scientifiques… Ce serait un peu le cousin de l'hippocampe sous la terre !

Comment les espaces (l'eau, le ciel, la terre) prennent place dans ton processus d'écriture ?

C'est un décor en fait, pour cet album encore plus. Je voulais écrire des histoires ou des réflexions qui pouvait se passer sous terre ou dans mon appartement, mon terrier. Je voulais aller plus loin dans l'intime, dans le personnel. Même si dans certaines chansons j'observe les gens, tout doit partir de moi. C'est pour ça que je finis par Langue Paternelle, où je m'adresse à mon père. Le genre de morceau que tu écoutes quarante ans plus tard et tu chiales ! C'était important de le faire.

Déjà à tes débuts, dans Vertige de la maturité, tu parlais de ton père. Qu'est-ce qu'il représente dans ta création ?

C'est mon modèle, c'est mon papa ! J'adore ma mère aussi. Alors il se trouve que lui est musicien, donc forcément tu prends exemple sur ton père. Mais tu apprends aussi de ses erreurs : tu essaies de pas refaire et parfaire ce que lui a fait.

L'imaginaire de l'enfance est très présent dans tes chansons depuis toujours, mais aujourd'hui ton rôle de parent l'est aussi. Comment fait-on du rap quand on est papa ?

C'est assez naturel… À partir du moment où tu es parent, tu ne vis plus que pour toi, tu essaies de porter tes enfants encore plus loin que ce jusqu'où tu as pu aller. Et c'est bien, car les enfants ça te remet les pieds sur terre parce que tu as des responsabilités. Quand tu es artiste, tu peux perdre l'essentiel parce que tu brilles. Moi, je préfère mille fois être dans mon appart' avec mes enfants qu'au bord d'une piscine en tournée.

Tes enfants ont écouté l'album ?


Kop3to

Je n'ai pas tout fait écouter (rires) ! Pas tout suite. Il y a des morceaux qui sont «parental advisory», je ne veux pas qu'ils répètent. Mais ils ont vu le clip Underground, je leur ai montré. Ma fille connaît déjà les paroles, et elle veut trop venir avec moi en concert, elle veut danser, elle a envie d'être sur le devant de la scène. On va voir, si elle bosse bien le truc, peut-être que je la mettrais dans un clip comme Joey Starr avec son fils dans le clip de Sofiane.

Cet album semble un peu plus mélancolique que les précédents, tu dis même qu'il Fallait pas rigoler. Tu n'es pas qu'un clown ?

Dans Fallait pas rigoler, j'ai du «tu», j"aurais pu dire «je». Je suis du genre à un enterrement à faire une blague pour détendre l'atmosphère, et une fois sur deux ça passe pas ! J'essaie de pas reproduire ça. C'est ce que je me disais aussi de ma musique : je suis un troubadour, là pour apporter du bonheur au gens. Mais finalement j'ai compris que la tristesse faisait partie de la vie aussi. D'ailleurs j'ai adoré le film Vice Versa de Pixar. J'ai tellement chialé devant ce film, quand ses souvenirs heureux deviennent des souvenirs tristes, parce que la nostalgie c'est ça. C'est pour ça que cet album est comme ça, j'ai réussi à assumer toutes les facettes de ma personnalités. Et j'ai retiré le bonnet de rappeur qui était un peu mon nez rouge.

Terminus c'est aussi l'occasion pour toi de chanter plus, as-tu fait un travail au niveau de la voix ?

J'ai pris conscience un soir en enregistrant Triste, la version de l'album, que ça donnait bien quand on chantait proche du micro sans projeter trop. Il y avait une chaleur qui faisait ressortir les graves et je me suis dit « eh, mais j'aime bien ma voix comme ça ! ». Je suis pas un chanteur à voix, mais j'ai l'impression que c'est plutôt juste, même sans en faire des tonnes.

Tu te considères comme rappeur ou chanteur ?

Je dis que je fais de la chanson rappée (rires). Disons que même si j'adore rapper, vite ou doucement, j'adore être technique et faire des freestyles, il faut aussi qu'il y ait une attitude derrière, de pouvoir parler de tout et de rien. Moi je parle de faire l'amour alors que mes enfants ne sont pas loin, c'est pas très hip-hop comme sujet ! Même si aujourd'hui il y a toute une vague de rappeurs qui ouvre le style. Le rap n'a jamais été aussi varié qu'aujourd'hui.

Et toi, t'écoutes quoi comme rap ?

En rap anglais, Ocean Wisdom, car il me gifle techniquement ! Puis dans les nouvelles têtes francophones, j'ai kiffé Roméo Elvis, Caballero et JeanJass. Ça me parle, c'est ce que j'aimais aussi chez les Casseurs Flowters : cette autodérision malgré la technique. Tu vois Romeo Elvis c'est la bonne fusion entre Nekfeu et Orelsan. Puis Vald aussi j'ai kiffé son dernier album.

Dans cet album tu dis « j'refuse de quémander des feats », avec qui rêverais-tu de collaborer un jour ?

Bon en vrai, j'ai quémandé un feat avec Orelsan (rires), sur l'album d'avant, mais il faisait son film, ça l'a pas fait. Mais c'était sans insister et pas pour profiter de son buzz, juste pour le coup de cœur artistique. Là sur cet album je voulais faire un feat avec avec Kacem Wapalek, parce que j'adore son écriture, mais pareil ça l'a pas fait, question de timing.

Terminus c'est la fin du rap ?

C'est la fin de la trilogie mais pas la fin du rap. C'est la fin du voyage. Je bosse sur de nouveaux projets, j'en parlerai en temps voulu. J'en ai un notamment, de longue date, dont je parlais déjà à la sortie de Céleste. Et avec ça, on part ailleurs !

L'Hippo nous a laissé en haleine, on a hâte d'entendre parler de ses projets secrets. En attendant, il est à retrouver en concert le 30 novembre 2018 au Trianon.

LEGION - L'AUTRE SUPER-HÉROS

Créée cette année par Noah Hawley, qui avait déjà réalisé la série Fargo, Legion vient changer nombre de choses qu'on pourrait supposer sur le genre «super-héros».

Hugues Marcos



© FX

David Haller est un homme sujet depuis l'adolescence à une maladie mentale, type schizophrénie. Interné de force, il sera invité à rencontrer Syd, une femme dont il tombe amoureux, possédant elle aussi une étrange maladie. Un jour, une femme vient lui annoncer que toutes ces voix qu'il entendait n'étaient qu'un petit aperçu de terrifiants pouvoirs télépathiques et télékinésiques.

Au milieu de tous les films et séries de superhéros, abrutissants au possible, pour DC comme pour Marvel, on ne sait plus où donner de la tête. On regrette les vraies histoires qu'elles soient sombres et épiques (comme The Dark Knight ou Watchmen) ou définit par un style à part entière (avec les Batman de Tim Burton). Et puis, au beau milieu de l'univers X-Men, Legion est arrivée. Même si aucune référence directe n'est faite à Magnéto ou à Wolverine n'est faite, aucun doute, nous sommes bien dans la célèbre franchise des mutants. Alors Legion, c'est quoi ?

Des personnages forts et sincères

C'est d'abord une série de personnages : touchants ou menaçants, émouvants ou drôles, sincères ou mystérieux, ce sont, avant d'être des surhumains, des hommes et des femmes avec leurs sentiments, leurs envies, leurs peurs mais surtout leurs qualités et leurs défauts. Le héros est névrosé et déraisonné, au bord de la folie, mais reste candide. Sa copine reste forte et poétique à la fois et n'est pas une femme juste pour représenter le sexe opposé. Quant au méchant de l'histoire, il est singulier, mystique, presque bestial, représentant les peurs profondes d'un jeune enfant : c'est une figure du Mal et de la folie qui fera date. Et le reste de la série fourmille d'autres personnages intéressants, originaux, ils ne sont ni trop ni pas assez, ni inutiles ni encombrants. En bref l'histoire découle d'eux naturellement. Et bien sûr tous ces personnages sont servis par des acteurs à la hauteur de nos attentes : tous différents mais dans le même registre, aucun ne sonne faux. On retiendra surtout Audrey Plaza interprétant une femme complètement timbrée, apportant un bout de légèreté et de démence avant de se révéler plus inquiétante

Une mise en scène surprenante

Mais outre tout cela, Legion est essentiellement une œuvre cinématographique où la réalisation est mise au premier plan. C'est cadré au millimètre près, toujours au bon endroit à travers un montage à la fois fluide et dynamique. Tout autant que l'éclairage, excellent, installant une simple émotion qui ne pourrait être définie par des mots mais qui dans ces scènes prend à chaque fois un sens profond. Et tout cela, le créateur de la série ne va pas le chercher n'importe où : les huit épisodes sont, un à un, remplis de références cinématographiques. La mise en scène perfectionniste de Stanley Kubrick, les lumières en même temps pop et sérieuses des années 80, les influences du cinéma de monstres ou des années 20.

Sans compter les musiques : on entend les Rolling Stones, The Who et une grosse influence de Pink Floyd. Le compositeur réarrange de manière génialissime le Feeling Good de Nina Simone ou Children of Revolution pour parfaire de magnifiques séquences musicales. De même, la série s'autorise des scènes risquées comme, par exemple, une danse digne des films de Bollywood sur une musique de Serge Gainsbourg ou encore une longue scène muette et en noir et blanc sur le Boléro de Ravel.

Aussi, les costumes et les décors sont très inspirés : on pense d'abord aux couleurs très vives propres à Wes Anderson (surtout sur The Grand Budapest Hotel) ou les décors superficiels de Michel Gondry (comme ses clip pour le groupe The White Stripes). Mais c'est encore les films de Kubrick auxquels on songe : les couleurs édulcorées des années 60, l'ambiance presque futuriste ou les connotations à Orange Mécanique ou 2001. Toute cette mise en scène en devient un véritable trip psychédélique entre les super-pouvoirs et la psychose, un trip ultra-maîtrisé et inventif.

Une curiosité inhabituelle

À travers cette série, le réalisateur nous parle. Il met en avant des personnages extraordinaire mais nous rappelle que ce sont avant tout des humains avant d'être des héros. Des héros qui sont d'ailleurs dépassés par les évènements mais aussi et surtout dépassés par eux-mêmes. En fait, Legion c'est bien ce qui nous fait dire que les séries ça peut-être meilleur que le cinéma. Ou plutôt que les séries, c'est du cinéma. Et, en l'occurrence, du grand cinéma. Toutefois, on mettra un avertissement : Legion ne plaira pas à tout le monde. Trop étrange, trop désorientant, trop inhabituel. Cette série surprend et de beaucoup, cela loin devant le paysage cinématographique actuel. Legion c'est un magistral tour de force, et ça fait du bien.

LA DÉMOCRATIE EN DIRECT SUR TWITCH,

ENTRETIEN AVEC JEAN MASSIET

Créée en 2015, Accropolis est un média incarné par une chaîne Twitch dont le but est de rendre la politique accessible à tous et à toutes. Le format est inspiré du commentaire de jeux vidéos en direct et on y retrouve par exemple les Questions d'Actualité au Gouvernement, ou encore les comptes rendus des conseils des ministres. Son fondateur, Jean Massiet connaît bien les rouages de la politique puisqu'il a été collaborateur d'élu puis plume de ministre. Il nous a parlé démocratie, participation, Civic Tech et citoyenneté.

Flora Robine

Y a-t-il un constat à la base de la création d'Accropolis ?

Le constat c'est que la politique se donne à voir aux citoyen·ne·s dans des formats très chiants et traditionnels, un conseil municipal, les questions au gouvernement, il n'y a aucun rythme, personne ne regarde. Les jeunes de ma génération sont habitué·e·s à d'autres formes, les chaînes parlementaires ne sont regardées que par un public très âgé, c'est chaine télévisée, spécialisée et adressée à un public spécifique. Il y a aussi beaucoup de jeunes qui ne regardent pas parce qu'ils pensent que ce n'est pas pour eux, il faut être un grand passionné de politique pour regarder ces contenus en entier.

Quel est le projet d'Accropolis ?

À Accropolis on veut rendre la politique accessible à tous les citoyen·ne·s, mais surtout aux plus jeunes et à ceux qui s'en sentent exclus. Accropolis c'est pas Sciences Po TV, on ne vise pas les passionné·e·s de politique et les militant·e·s. Ces gens n'ont pas besoin de nous, ils ont des médias qui s'adressent à eux, ils lisent Le Monde, ils regardent les JT, c'est toujours à eux qu'on parle de politique. On a cette ambition à Accropolis, d'aller chercher les autres, les jeunes totalement largué·e·s qui n'y comprennent rien, qui n'aiment pas la politique et qui le disent, ceux qui soupirent quand on leur en parle et disent que ça ne s'adresse pas à eux. J'en connais trop des jeunes comme ça. Aller les chercher eux, c'est le plus difficile, c'est notre grand défi.

À quoi ressemble le public d'Accropolis aujourd'hui ?

Notre public est à 80% âgé de moins de 35 ans, réparti de manière égale entre les 15-25 et les 25-35 ans. Géographiquement ils sont partout en France, absolument partout, dans les villes, dans les campagnes, en outre-mer, beaucoup aussi de français de l'étranger, des expats ou Erasmus qui nous regardent. Pendant la campagne de l'élection présidentielle, on était les seuls à diffuser les meetings, les débats etc., c'était le plus simple pour eux. Pour le genre on a une grosse majorité de garçons, malheureusement, on doit être à 75-80% de garçons, c'est un vrai enjeu pour nous d'avoir une audience plus paritaire. Il y a deux raisons qui expliquent cette répartition :

L'inspiration jeux vidéos, comme twitch est une plateforme spécialisée dans le jeu vidéo à la base, on subit le sexisme de ce monde.
Le sujet : la politique est aussi un sujet sexiste, qui montre principalement des hommes et qui tient éloigné les femmes.
Néanmoins dans le public le plus mobilisé il y a une parité beaucoup plus respectée, mais ce sont des choses qu'on a apprises avec le temps, parce qu'on connaît bien le public.

Pour ce qu'on pourrait appeler "leur répartition sociologique",

Actualité

il y a des jeunes diplômé·e·s, profil dynamique et intellectuel, ils sont salariés ou étudiants, déjà intéressés par la politique, ils consomment des médias, et vont même voter. Eux n'ont pas forcément besoin d'Accropolis mais ils aiment le format. Le public plus jeune de 15-25 ans est un peu plus largué. Ils sont souvent dans des formations plus professionnalisantes, certains travaillent déjà à 20 ans. Ils n'ont pas l'habitude de parler de la politique et ne sont pas vraiment la cible des politiques ou de leurs prises de paroles.

Ces jeunes là, on est le premier média politique qu'ils regardent de leur vie. Ils sont largués sur le mode de fonctionnement. Ils ne savent pas qui sont les gens, ils font pas forcément la différence entre un député, un ministre, un sénateur et un adjoint au maire de Paris. Mais ils sont hypers curieux, ça se sent à leurs questions, à leur manière de penser la politique, ils ont très envie de comprendre. La politique c'est un continent inexploré pour eux, du coup ils posent un milliard de questions, qui peuvent paraître naïves pour des gens qui ont fait des études de droit, mais qui le sont pas, c'est des bonnes questions que beaucoup de gens se posent. Ces dernières années on a quand même eu "état d'urgence, 49.3, réforme constitutionnelle, élection au scrutin majoritaire ou proportionnel", ce sont des mots hyper difficiles à cerner, ils ont envie qu'on leur explique, et c'est trop cool du coup, ils débarquent sur Accropolis, et ils se nourrissent intellectuellement, on leur explique des concepts sur lesquels ils arrivaient pas à poser des mots.

La politique subit-elle vraiment une crise de l'engagement et de l'intérêt des jeunes ?

Il n'y a absolument pas de crise de l'engagement et les études sur les jeunes le prouvent. Il n'y a aucun effritement de l'esprit d'engagement ou de la volonté d'agir et d'être utile, il y a même une augmentation par rapport aux générations précédentes, dans l'envie de donner du sens à sa vie, notamment sur les enjeux climatiques. Par contre il y a des mutations profondes des modalités de cet engagement, c'est vrai que l'engagement traditionnel (adhérer à un parti, un syndicat, une association) les jeunes se détournent de ces modalités là, mais ils se saisissent beaucoup plus d'enjeux liés à l'actualité. Par exemple le mouvement aux USA de contestation contre les armes à feu, c'est révélateur de cet engagement, c'est un sujet, lié à un fait d'actualité dans lequel on va s'investir massivement jusqu'à ce que ça change. Ça fonctionne comme Nuit Debout, une mobilisation massive, qui s'inscrit dans des formats nouveaux. Les printemps arabes c'est pareil. C'est évolution de la méthodologie, oui ça déstabilise les vieux partis, les vieilles associations qui regardent ces jeunes recréer leur propre mode d'action.

J'ai entendu la notion de "butinage", des jeunes qui butinent comme des abeilles ça peut sembler péjoratif, comme si les jeunes changeaient de valeurs tout les 6 mois. Mais ce sont bien des jeunes qui ont des valeurs chevillées au corps mais qui ne vont pas donner leur vie à une organisation, ils vont jouer par indignation un peu à la Stéphane Hessel, c'est au moment où ça m'indigne le plus que je vais me lever et que je vais m'engager en politique. Il y a un renouveau dans la méthode mais pas dans l'esprit, ça c'est sur."

Dans ces nouvelles formes de militantisme, peut-on dire que les formes de consommation comme le véganisme ou le végétarisme sont de l'engagement ?

Les modes de consommation et mode de vies (véganisme, végétarisme, zéro déchets, mais aussi lutte contre le sexisme et les discriminations…) font clairement partie de l'engagement. Ça revient un peu dans le "butinage", c'est le micro engagement au quotidien : qu'est ce que moi je change dans ma vie à petite échelle pour que mon comportement et mon impact soit en accord avec ce que je défends par ailleurs ? Il y a une vraie volonté de cohérence chez les jeunes. Je ne peux pas être raisonnablement indigné face à la fonte des glaces tout en continuant à consommer et à avoir un mode de vie qui a un impact sur l'environnement. C'est une mise en cohérence de soi par rapport au militantisme. Il y a aussi des militant·e·s pour l'égalité qui ne supportent plus les petites inégalités du quotidien, le harcèlement de rue par exemple. On dit souvent



Accropolis (capture d'écran)

que “consommer c'est voter”, ma méthode de consommation est politique et dit quelque chose de ma manière d'envisager le monde. Ces jeunes qui consomment différemment c'est parce qu'ils croient dans un monde différent.”

Comment adaptez-vous la démocratie aux codes et modes de fonctionnement du web ?

La première chose qu'on a faite c'est de mettre en place un format, nous à Accropolis c'est le streaming, et plus précisément le shootcasting, qui désigne le fait de commenter en direct. Le direct diffère déjà de Youtube, je ne fais pas des videos, je stream en direct. Je permet au gens de vivre l'événement politique au moment où il se passe.

La deuxième innovation c'est l'interaction, le tchat c'est pas un gadget. Je vois beaucoup de médias, notamment audiovisuels qui essayent de faire de l'interaction mais ils ne font pas à fond. Il ne s'agit pas juste de diffuser le tweet sélectionné par la rédaction en bas de l'écran. Il y a aussi des médias qui mettent un tchat mais qui le lisent pas, on a beau taper dedans ça n'influence en rien le contenu qui est prévu. Ça me rend dingue, j'ai l'impression qu'ils prennent les gens pour des cons.

La troisième chose, c'est le ton global d'Accropolis, qui est volontairement détendu, je mets des tee shirt et je dis des gros mots. C'est un truc qui dérange en politique, ça rompt avec l'habitude. Oui, on peut faire une émission sérieuse avec un impact citoyen sans être le cul serré sur des chaises hautes et sur des plateaux froids.

Accropolis c'est tout ça : un ton, une manière de faire, de la rigolade, et une grosse partie de pas se prendre au sérieux. Mais c'est pas parce qu'on se prend pas au sérieux qu'on ne l'est pas, que l'ambition n'est pas sérieuse. L'innovation du format c'est tout ça, et c'est ce qui touche les jeunes. On fait de la pédagogie mais pas dans le sens “Je vais t'expliquer comment ça marche comme si t'étais un enfant de 3 ans”, non t'es un adulte de 25 ans mais t'as le droit d'avoir des questions donc je vais t'expliquer, sans te prendre pour un demeuré.”

Selon vous, y a-t-il un manque d'échange autour du débat public et de la démocratie ?

C'est exactement un manque d'échange oui, paradoxalement on ne manque pas d'information, au contraire l'information est accessible. Rien qu'une page Wikipédia ça donne beaucoup de matière. Aujourd'hui l'échange est totalement inexistant, notre modèle démocratique est en train d'évoluer, il passe d'un modèle purement représentatif à un modèle plus participatif et inclusif. C'est ce modèle qui

nécessite l'échange, l'inclusion des citoyen·ne·s dans le débat et dans des processus de concertation, de consultation et de participation, pour l'instant tout ça c'est balbutiant. Il y a de plus en plus d'institutions qui mettent des processus innovant en place, et c'est bien car ça répond à un manque criant de dialogue et d'échange.

Ce que je vois et qui me rend fou, c'est la propension qu'ont les politiques à faire de la communication. Ils prennent la démocratie dans le sens : "Je vais vous dire ce que moi je pense en tant qu'élu". C'est très vertical et un pouvoir hyper descendant.

C'est paradoxal parce que quand j'en parle avec des élus ou des membres du gouvernement que je rencontre, ils sont frileux au dialogue avec les citoyen·ne·s parce qu'ils ont l'impression qu'à chaque fois qu'ils parlent aux citoyen·ne·s ils se font engueuler. À chaque réunion publique, ou bain de foule, ils disent qu'ils sont pris à parti. Moi je leur dis que c'est bien normal car c'est la seule chose que vous les laissez faire. C'est leur seule opportunité, de vous engueuler sur twitter, de vous gueuler dessus, de signer des pétitions ou de manifester. Si vous ne leur laissez que cette option ils vont la saisir. Si vous leur laissez des espaces de dialogue et d'échange où vous ne vous présentez pas à eux comme une espèce de personne qui a la solution en tête, mais présentez vous comme quelqu'un qui vient les consulter dans leur intelligence collective pour savoir ce qu'ils en pensent, vous verrez que les gens seront calmes, coopératifs et très intelligents.

Y a-t-il encore des initiatives que vous aimeriez voir naître pour encourager la démocratie et la participation des citoyen·ne·s ?

Il y a encore tout à faire, on existe depuis que quelques années. Il y a des applis, des plateformes en lignes, des médias, y a plein de modalités à réinventer. Mais on a dû faire 10% de tout ce qu'on pourrait créer, il faut encore imaginer pleins de trucs, il faut vraiment pas se restreindre. Continuer à innover, imaginer des campagnes, des modes de participation, des nuits debouts, des ZAD, des modes de participation. J'ai jamais eu la prétention de dire qu'Accropolis était la solution unique mais c'est une proposition au milieu de toutes les autres. Il y a trop de choses que j'aimerai voir naître et j'ai bon espoir qu'à l'avenir il y ait des lycéen·ne·s, des étudiant·e·s qui montent leur association, des projets, des trucs différents qu'on a jamais vu.

Moi, à mon échelle j'ai créé un média, avec un serveur Discord sur lequel on peut venir débattre, c'est un forum complètement ouvert. On a aussi essayé de faire des podcasts, j'aimerais aussi monter une maison d'édition, je voudrais réinventer le format des livres politiques.

Pareil, le livre politique pour moi c'est l'archétype du truc chiant à mourir. Un essai écrit par un politique, c'est un bouquin de 400 pages que personne ne lit à part les militant·e·s. Ou alors c'est un essai sociologique écrit par des experts qui sont écrits comme des thèses de doctorat en sociologie et c'est imbuvable. Je voudrais faire des BD, des mangas des magazines, pour voir la politique sur différents formats. imaginer des manières d'écrire, réinventer le format papier, ou alors quelque chose de plus cool comme des jeux vidéos. Il faut aussi réinventer le débat public dans des salles de conférence. C'est toujours un élu qui invite ses militant·e·s, et puis tout le monde est d'accord, et ils s'applaudissent à la fin. Je veux réinventer le café citoyen, je veux qu'on parle politique ensemble dans nos propres mots et nos façons de faire, poser des débats. Kawaa organise déjà ce genre de choses, mais il faut élargir la pratique. Il reste énormément de projets à faire naître évidemment, j'ai hâte de voir ce qui va se passer.

L'avenir de la démocratie c'est internet ?

L'avenir de la société c'est internet. Quand on a dit ça et qu'on l'a accepté, on peut commencer à réfléchir. La démocratie ne peut pas être extérieure aux innovations du monde. Avec toutes les questions que ça pose, et je suis le premier à dire que ça pose des questions, que ça soit dans la protection des donnés personnelles, les GAFAM, les financements...

Je suis le premier à le dire qu'il y a des problèmes et des dangers. Je ne suis vraiment pas un évangéliste qui va venir vous dire qu'internet c'est formidable, que c'est la démocratie de demain. Non, tout cela pose plein de questions, mais internet est dans nos vies et fait partie des formes de démocraties de demain. Parfois je suis inquiet quand j'entends qu'internet c'est le mal et qu'il ne faut surtout pas y faire de politique ou de citoyenneté. On peut imaginer pleins de trucs sur internet, on a beaucoup de boulot.

Qu'est ce qu'on peut vous souhaiter pour la suite d'Accropolis ?

Pérenniser le modèle. C'est un projet super sympa, mais un projet fragile, qui a besoin de s'inscrire dans la durée. Récemment on a vu le magazine Ebdo se planter, et ça montre que l'innovation médiatique est très fragile. Notre modèle est précaire et fragile et ce qu'on se souhaite c'est s'inscrire dans un temps long. ■

Pour aller plus loin sur le sujet de la démocratie participative, nous vous conseillons la lecture du livre : Le coup d'état citoyen. Ces initiatives qui réinventent la démocratie, écrit par Elisa Lewis et Romain Slitine, parut en 2016 aux éditions La Découverte.

ÉDITO MODE

SQUARED LINES

Crédits:

Photographie: Antoine CLAUZIER
Assistant photographie:
Pierre MUSELLEC
Stylisme: Maud DARBOIS
MUAH: Virginie LACOSTE
Models: Olivia @ The Face Paris
Cheikh @ M Management



Bomber DESIGUAL COUTURE / Pantalon CAPSUL / Body VINTAGE



Pull MX. PARIS MAXIME SIMOENS / Boucle D'oreille MONOCHROMATIQUE



Olivia: Bomber MERCI BONSOIR - Cheikh: Bomber MERCI BONSOIR / Tee-Shirt MX. PARIS MAXIME SIMOENS / Pantalon DESIGUAL COUTURE



Olivia: Lunettes ALAIN MIKLI / Bomber MERCI BONSOIR / Top DESIGUAL COUTURE
Cheikh: Lunettes ALAIN MIKLI / Veste KINSEN



Chemise LAURENCE AIRLINE



Bomber MERCI BONSOIR / Pantalon DESIGUAL COUTURE / Boucle d’oreille RUTH HOLLYWOOD



Combinaison MELANGE / Bague RUTH HOLLYWOOD



Olivia: Veste MELANGE / Top DESIGUAL COUTURE / Body VINTAGE / Pantalon LAURENCE AIRLINE
Cheikh: Bomber MERCI BONSOIR / Pull MX. PARIS MAXIME SIMOENS / Combinaison MELANGE

16-19
MAI
2018
25ÈME

CORBAK FESTIVAL

LA CHAUX-DU-MILIEU (CH)
WWW.CORBAK.CH



Pourquoi pas vous ? maze.fr/recrutement

Directeur de la publication
Directeur de la rédaction
Baptiste Thevelein

Directeur-adjoint de la rédaction
Kevin Dufrêche

Secrétaire générale de la rédaction
Astrig Agopian

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directrice de la communication
Sofia Touhami

Pôle communication
Zoé Louvard
Mathilde Hamel
Marie Da Silva
Estelle Meulet
Mélanie Nguyen
Roxane Thébaud
Fanny Rochelet

Rédaction en chef des rubriques
Paul De Ryck, actualité
Noémie Villard, musique
Diane Lestage, cinéma
Mathieu Champalaune, littérature
Dorian Le Sénéchal, écrans
Hortense Raynal, art
Marie Puzenat, style

Secrétariat de rédaction
Marion Bothorel
Sarah Francesconi
Clara Gabillet
Lisa Guyenne
Emma Henning
Justine Madiot

Rédaction
Adam Garner | Adam Khemila | Agathe Hugel | Alénice Legoux | Alice Monnery | Anthony Biart
Antoine Demière | Antoine Gondeau | Astrig Agopian | Bénédicte Toullec | Benoît Michaëly
Camille Aujames | Camille Bluteau | Caroline Fauvel | Cassandre Tarvic | Charlène Ponzo
Charlotte Jouhanneau | Chloë Braz-Vieira | Claire Lepoutre | Clara de Beaujon | Clara Gabillet
Clara Lalanne | Clémence Thiard | Eloïse Bouré | Elsa Mahi | Emmanuelle Babilaere
Éponine Le Galliot | Fanny Rochelet | François Leclinche | Garance Philippe | Hortense Raynal
Hugues Marcos | Jade Roger | Jessim Belfar | Johanna Koyanvale Tormo | Johanne Lautridou
Jules Azelie | Julia Prioult | Justine Madiot | Kristina Azaryan | Lara Baranowski
Lauranne Wintersheim | Lisa Boquen | Lisa Guyenne | Lisha Pu | Loris Prestaux | Louise des Places
Louise Solal | Louison Larbodie | Lucas Nunes de Carvalho | Manon Vercouter | Marie Da Silva
Marie Daoudal | Marion Bothorel | Marion Danzé | Mathieu Auduc | Mathieu Champalaune
Mathilde Musset | Mélanie Nguyen | Nicolas Renaud | Noa Coupey | Pauline Lammerant
Phane Montet | Romane Segui | Roxane Thébaud | Sarah Francesconi | Solène Lautridou
Sophie Rossignol | Soraya Jegouic | Thomas Frénéat | Toscane Jourde | Vianney Loriquet
Victor Costa | Victoria Stampfer | Zoé Louvard | Zoé Thibault

Mise en page et conception graphique
Christelle Perrin | Solène Lautridou


PHILHARMONIE DE PARIS
MUSÉE DE LA MUSIQUE
Rollei 35 SE
Daho
l'aime pop !
La pop française racontée en photos
Exposition du 5 décembre 2017
au 29 avril 2018
CITÉ DE LA MUSIQUE
PHILHARMONIE
DE PARIS
Culture
MAIRIE DE PARIS
PHILHARMONIEDEPARIS.FR 01 44 84 44 84 Ⓜ Ⓣ PORTE DE PANTIN
sacem
ina
fnac
arte
TROISCOULEURS
LE FIGARO
PHOTO
Inrockuptibles
DEEZER
magic
inter